

DEI VERBUM

Fédération Biblique Catholique

ANNÉE
DE
LA
BIBLIE
BULLETTIN

**Les pays de la Bible –
les pays de la Sixième
Assemblée Plénière**
Deuxième partie



N° 60/61
3-4/2001

Édition Française



Le *BULLETIN DEI VERBUM* paraît chaque trimestre en français, allemand, anglais et espagnol.

Responsabilité éditoriale

Alexander M. Schweitzer

Tout abonnement pour une année part au mois de la première souscription et comporte quatre numéros. Indiquez, s.v.p., la langue que vous préférez.

Prix d'abonnement

- abonnement ordinaire: US \$ 20 / € 20
- abonnement de soutien: US \$ 34 / € 34
- abonnement étudiant: US \$ 14 / € 14
- abonnement réservé aux pays du Tiers-Monde: US \$ 14 / € 14

Envoi voie aérienne: US\$ 7 / € 7 supplémentaires

Pour couvrir nos frais, vous êtes invités à souscrire un abonnement de soutien. Pour les membres de la Fédération Biblique Catholique le prix de l'abonnement annuel est compris dans la cotisation.

Paiement

Par chèque au Secrétariat Général
(Adresse indiquée)

Banque : LIGA Bank, Stuttgart

N° du compte : 64 59 820

Code bancaire 750 903 00 ou

CCP 611-49X Paris, Procure des Missions,
Congrégation de Saint-Esprit

(Mention « Abo Bulletin Dei Verbum »)

Nous acceptons aussi paiement par carte de crédit
(VISA, EUROCARD/MasterCard, MasterCard).

Reproduction des articles

Nous recommandons aux membres de la Fédération de bien vouloir reproduire dans leurs revues les articles du *BULLETIN DEI VERBUM* en indiquant la source, à l'exception des articles où une recommandation contraire est explicitement donnée.

Les opinions exprimées dans les articles sont celles de leurs auteurs et non nécessairement celles de la Fédération.



FÉDÉRATION BIBLIQUE CATHOLIQUE

Secrétariat Général

Postfach 10 52 22

70045 Stuttgart

Allemagne

Tél. : +49-(0)711-1 69 24-0

Fax : +49-(0)711-1 69 24-24

E-mail: bdv@c-b-f.org

La Fédération Biblique Catholique (FBC) est une « organisation catholique internationale à caractère public » selon le Droit Canonique (CIC, can. 312, §1, n.1).

SOMMAIRE

Dossier

Abraham et le monothéisme

Paul Féghaly 4

Le christianisme copte

Mark Sheridan 8

L'Égypte et la Bible

Paul Féghaly 12

L'Iran et ses Eglises

Pierre Humblot 14

L'Iraq et la Bible

Paul Féghaly 19

La Jordanie dans la Bible

Pietro Kaswalder 22

L'Eglise évangélique au Liban, en Syrie et en Turquie

Habib Badr 30

Brève histoire du mouvement des Sociétés Bibliques au Moyen-Orient

Tom Hoglindet 33

Le Conseil des Eglises du Moyen-Orient

Jean Corbon 36

La Prière du Cœur orientale ou la

« Prière dans le Cœur » 38

Nadir Khayyat 38

Glossaire 41

Repères chronologiques 44

L'expansion de l'Eglise en Orient et en Occident 44

Vie de la Fédération

Rencontre de zone en Pays Bolivianos, Lima, Pérou 45

Déclaration Finale de la rencontre de Lima (en original espagnol) 45

Activités bibliques de l'Institut Biblique Saint-Paul à Chennai, Inde 47

Le cyber-apostolat biblique du Mouvement Bible et Vie, Corée du Sud 47

Une nouvelle Association Biblique pour la population 48

hongroise en Roumanie 48

Réunion de l' « Arbeitsgemeinschaft Mitteleuropäischer 48

Bibelwerke » à Cracovie, Pologne 48

Fondation de l'Association Biblique Croate à Zagreb, Croatie 48

Rencontre annuelle de la sous-région de l'Europe du Sud 48

et de l'Ouest à Lisbonne, Portugal 48

Message de la sous-région de l'Europe du Sud et de l'Ouest 49

à la XIème Assemblée générale ordinaire du Synode 49

Livres et Documentation

Publications de la Fédération 50



Chères lectrices et chers lecteurs,

Dans ce numéro du Bulletin Dei Verbum nous continuons la série d'articles touchant les pays du Moyen-Orient, complétant ainsi la mosaïque que forment les différentes Eglises, religions, groupes sociaux avec leurs histoires complexes, dans cette partie du monde.

On y parlera beaucoup de diversité et de pluralisme en lien avec la prochaine Assemblée Plénière. Et n'est-il pas à propos de le faire sur l'horizon de ce contexte spécifique du Moyen-Orient, la région qui nous accueillera ? Pour ne parler que du Liban, un pays qui compte environ quatre millions d'habitants, il existe dix-sept Eglises ou communautés religieuses différentes. Douze d'entre elles sont chrétiennes, quatre islamiques, et une est d'origine juive.

Bien entendu la question du pluralisme n'est pas une question de quantité ou de chiffres. Elle touche des réalités existentielles. Quelles sont mes propres valeurs – et les autres valeurs existantes ? Comment mes convictions (de foi) en rejoignent-elles d'autres ? Quel rôle joue la tolérance ? Où l'indifférence est-elle permise et où doit-elle être bannie ? Comment faire lorsque ma vision du monde, de Dieu ou de l'homme est mise en question ? Le dialogue est-il possible, souhaitable, enrichissant ? N'y a-t-il qu'*un seul* chemin ? Ou y en a-t-il *plusieurs* ?

Ces questions existentielles sont incontournables dans le contexte du Moyen-Orient. Elles apparaissent également dans les Actes des Apôtres qui relatent l'expansion du christianisme primitif dans un monde pluraliste, et qui servira de texte biblique de référence pour l'Assemblée Plénière.

Nous espérons que ce numéro, avec les articles sur les pays de la Bible et la prochaine Assemblée Plénière ainsi que les nouvelles de la Fédération, vous fournira des informations et un stimulant qui vous aideront, chères lectrices et chers lecteurs, à approfondir la question du pluralisme et à entrer plus avant dans la préparation concrète de l'Assemblée Plénière à Beyrouth.

Alexander M. Schweitzer



Abraham et le monothéisme

Paul Féghaly, Coordinateur de la FBC dans la sous-région du Moyen-Orient, Liban

Quand on parle d'Abraham au Proche-Orient, on pense avant tout à son monothéisme ; c'est là que se rejoignent les trois religions nées dans ce monde oriental, à savoir le judaïsme, le christianisme et l'islam. Bien sûr, le Dieu des chrétiens n'est pas seulement le Dieu un, il est aussi le Dieu trine : Père, Fils et Saint-Esprit.

Ces trois traditions saluent en Abraham le modèle de l'homme de Dieu. Mais si leur père dans la foi les unit, il y a aussi tout ce qui les sépare. Dans les lignes qui suivent, nous nous arrêterons à chacune de ces religions qui ont leurs approches politiques et religieuses spécifiques.

1. Le monde juif

Quand on fréquente les écrits juifs des environs de l'ère chrétienne, on remarque l'importance du patriarche pour sa postérité. Il est le modèle du juif pieux et le garant de l'existence du peuple élu. La formule : « Abraham notre père », exprime l'étroite relation qui unit le peuple à son père dans la foi. Ces traditions insistent sur la gloire et les vertus d'Abraham, louent sa perfection, rappellent ses œuvres. L'attitude du patriarche sert d'exemple à ses enfants qui sont invités à l'imiter. Enfin, le patriarche assure aux siens le salut, puisque ses mérites rejaillissent sur ceux qui suivent sa voie.

Abraham s'attaqua aux idoles, ce fut le premier pas dans la voie du monothéisme. En effet, la corruption régnait à l'époque où vivait ce patriarche : nous sommes au temps de Nemrod et de la Tour de Babel. La tradition rapporte que sa naissance fut précédée par un phénomène d'ordre céleste attirant l'attention du souverain qui était lui-même astrologue. Le tyran craignant de perdre son trône exigea la mort des nouveaux nés dans le pays ; mais l'enfant de Térah échappa miraculeusement.

Abraham rejeta l'idolâtrie qui sévissait dans le pays et se tourna vers le vrai Dieu. Ici, nous sommes en présence de deux traditions. L'une d'elles affirme que le patriarche reconnut le Dieu unique dès son plus jeune âge, à trois ans ou même à l'âge de un an. L'autre estime

qu'Abraham a d'abord rendu un culte aux astres avant d'adorer, à quarante-huit ans, le maître de l'univers. Pour les uns, il a reçu dans sa propre famille l'enseignement de Noé et de Sem. Pour les autres, c'est en considérant le monde ou le ciel que le patriarche a reconnu l'erreur des idolâtres. Ce qui fait dire à certains qu'Abraham fut le premier converti avant de devenir le premier missionnaire.

En effet, Abraham commença par renoncer à l'astrologie, puis lutta contre les idoles. Il les ridiculisa en utilisant une argumentation qu'on trouve dans le Second Isaïe. Son père était un serviteur de Nemrod et un fabricant d'idoles, mais Abraham ne le suivit pas. Bien au contraire, il poursuivit sa lutte contre l'idolâtrie et détruisit les statues des dieux. Reconnu et arrêté, il fut jeté au feu ; mais il sortit sain et sauf de la fournaise, comme Daniel et ses amis. C'est ainsi que fut comprise la déclaration de Dieu : « Je suis le Seigneur qui t'ai fait sortir du feu des Chaldéens » (Gn 15,7). En ce sens, la tradition juive présente le patriarche comme un être marqué d'un signe spécial dès avant sa naissance et dont rien ne put abattre le zèle pour la vraie religion.

Outre cet aspect de destruction des idoles, les docteurs juifs insistent tout particulièrement sur l'aspect positif de la démarche d'Abraham : son monothéisme et son élection. Ils rappellent ses vertus et ses épreuves, comme ils rappellent ses mérites pour sa postérité. Ils s'accordent en général pour proclamer qu'Abraham a été le premier homme à reconnaître Dieu. Puis ils énumèrent ses qualités qui sont au nombre de sept : son obéissance dont témoignent surtout le départ de Harran et le sacrifice d'Isaac ; sa justice grâce à laquelle un certain nombre de justes demeureront en permanence au sein de son peuple ; sa foi qui lui procure l'héritage de ce monde-ci et du monde à venir ; son humilité que ses enfants doivent imiter ; son éducation, son hospitalité et enfin son activité missionnaire. La tradition juive relève encore qu'Abraham a connu dix épreuves : la première est le départ d'Our ; la plus importante, l'aqedah d'Isaac. Enfin, on vante la sagesse d'Abraham, ses dons prophétiques, sa prière.



Tel est le portrait d'Abraham selon la tradition rabbinique ; celle-ci ne cesse d'exalter « le Père (notre Père) », de le présenter comme le sauveur d'Israël et le garant de l'existence de l'univers ; de montrer comment sa justice justifie sa postérité. Mais la grandeur unique qu'Abraham représente aux yeux des docteurs d'Israël est fondée non sur lui-même, mais sur une réalité qui le dépasse, celle de la Tora.

2. Le monde chrétien

Nous cherchons ici à connaître Abraham tel que nous le présente le Nouveau Testament. Il est l'un des personnages de l'Ancien Testament les plus cités dans la tradition apostolique. Son nom apparaît soixante-douze fois ; Moïse, cité quatre-vingts fois, est le seul à le dépasser ; quant à David, il n'est pas loin de lui avec cinquante-neuf mentions. Il faut d'ailleurs ajouter que, dans la plupart des cas, il n'est question de Moïse qu'à propos de la Tora dont il est l'auteur présumé, alors que le patriarche intervient en tant que personne historique, sa destinée jouant un rôle décisif à l'égard de ses descendants. Ainsi, Abraham apparaît-il de manière singulière dans le Nouveau Testament.

Chez Matthieu, on rencontre sept fois le nom d'Abraham : dans la généalogie de Jésus et la prédication du Baptiste, à propos du festin messianique et de la résurrection. Luc insiste davantage sur le patriarche ; il le nomme quinze fois, dont dix dans des textes qui lui sont propres, comme l'évangile de l'enfance et la parabole de Lazare et du riche. Chez Jean, on compte onze mentions d'Abraham : elles se lisent toutes au chapitre 8.

Les Actes des Apôtres parlent du patriarche à sept reprises dans les discours, et notamment dans celui d'Étienne. L'apôtre Paul cite souvent Abraham, tout particulièrement en Romains et Galates au sujet surtout du problème de la justification. Enfin on rencontre dix fois le nom d'Abraham dans l'épître aux Hébreux et trois fois dans les épîtres catholiques.

Cette liste de citations montre d'une part l'importance du patriarche pour les auteurs du Nouveau Testament,

et les liens d'Abraham avec les chrétiens d'origine judéo-palestinienne. D'autre part, les indications relatives à Abraham semblent appartenir aux couches les plus anciennes du Nouveau Testament ; ce qui nous met en relation avec les traditions juives contemporaines de Jésus ou de la primitive Eglise. En outre, comme Abraham est également cité dans des écrits liés au monde hellénistique comme Luc, Actes, Hébreux, on peut dire que nous sommes dans la ligne de la théologie paulinienne.

Ce que dit le Nouveau Testament sur Abraham est en parfait accord avec la tradition vétero-testamentaire et juive. C'est que l'Eglise se sait en parfaite continuité avec l'Ancienne Alliance. Elle affirme ses liens avec le patriarche et se présente comme son héritière et sa continuatrice. Elle fait partie d'un plan de salut que Dieu a inauguré en Abraham, confirmé et réalisé dans le Christ ; elle est à la fois la bénéficiaire et le témoin d'une promesse faite jadis au patriarche ... et recourt tout naturellement aux Ecritures d'Israël pour se situer dans le cadre de l'histoire du salut.

Nous ne ferons pas ici l'exégèse de ces textes. Il nous suffit de savoir, par exemple, que l'épître de Jacques, qui traite de la foi et des œuvres, s'appuie tout particulièrement sur l'exemple d'Abraham. Quant à l'épître aux Hébreux, elle revient sur le thème de la persévérance dans la foi. Au chapitre 11 notamment, l'auteur présente un raccourci de l'histoire ; il présente un éloge des pères à la manière du livre du Siracide. Parmi ces gens dont parle l'épître, Abraham se trouve être l'un de ceux qui ont reçu un bon témoignage, et cela dans la ligne d'Abel, Hénoch, Noé ; après lui, viennent Moïse, les juges, les rois, les prophètes. Abraham inaugure une nouvelle série d'exemples de croyants dont la vie est caractérisée par la foi.

Si l'on passe aux épîtres pauliniennes, on voit l'apôtre confronté au problème de la tradition abrahamique. Deux questions se posent à lui : quelle est la place exacte d'Abraham dans le dessein de Dieu en faveur de l'humanité ? Quelle est la vraie postérité du patriarche ?



Comment l'homme est-il sauvé ? Par la foi en Christ et non par les œuvres de la loi mosaïque. Paul répond ainsi à ceux qui se fondent sur la circoncision. Puis il affirme que la postérité d'Abraham est constituée par tous ceux qui croient en Jésus Christ. Par conséquent, Juifs et Païens peuvent également faire partie de la descendance du patriarche. Dans l'épître aux Galates, Paul insiste sur le lien étroit qui unit le Christ à Abraham, et il en déduit : être au Christ, c'est appartenir du même coup à la famille du patriarche. Dans l'épître aux Romains, il s'intéresse davantage aux relations qui existent entre Abraham et les croyants ; puis, il insiste sur le rôle de père joué par Abraham en faveur des croyants, comme sur les analogies entre la foi d'Abraham et la foi des chrétiens.

Diverses sont les interprétations que le Nouveau Testament présente du patriarche. Il est le modèle de l'obéissance : il s'agit de l'imiter. Quand on se réclame d'Abraham en faisant ses œuvres, on doit reconnaître dans son descendant Jésus de Nazareth, le Christ envoyé par le Père pour accomplir ce qu'il a jadis promis au patriarche. Enfin, les textes insistent sur le rôle unique attribué à Abraham dans la révélation biblique. Dieu inaugure avec lui un nouveau chapitre de l'histoire du monde où l'humanité tout entière est appelée à vivre sous le signe de la promesse et de la foi.

3. Le monde musulman

La tradition juive suit les pas d'Abraham, surtout dans son monothéisme et sa pratique de la Loi. Le christianisme voit dans Jésus Christ l'accomplissement des promesses faites autrefois à Abraham. Ce qu'Abraham a inauguré, le Christ l'a accompli. Ce qui était en germe aux origines du premier peuple trouve son épanouissement dans le Christ en qui toutes les promesses de Dieu sont « oui ». Qu'en est-il de l'islam vis-à-vis d'Abraham ?

Youwakim Moubarak estime que l'islam confère à Abraham une place exceptionnelle, qui ne lui est donnée dans aucune autre religion sémitique. Dans le Coran, en particulier, le patriarche occupe la place la plus centrale. Aucun personnage biblique n'est nommé autant qu'Abraham. Son nom apparaît soixante-dix-neuf

fois dans le texte coranique : dans 25 sourates, 37 passages et 140 versets. Ces textes appartiennent à la période mekkoise (610-622) comme à la période médinoise (622-632).

Que remarque-t-on dans ces textes ? Ce qu'on a déjà vu dans les textes juifs. Ainsi, la tradition musulmane se présente-t-elle en continuité avec le monde juif, par delà le monde chrétien. Deux éléments retiennent particulièrement l'attention. Le premier s'intéresse à la lutte d'Abraham contre l'idolâtrie, à la prédication monothéiste du patriarche, à la polémique contre les idoles, au geste iconoclaste d'Abraham et à sa condamnation. Le second élément est l'immolation d'Ismaël avec le consentement de celui-ci, à la suite d'un rêve.

Abraham reproche à son peuple de rendre un culte à des dieux incapables de l'entendre, en se contentant d'imiter les pratiques des ancêtres. Alors il confesse sa foi, ne voulant adorer que le Seigneur des mondes, qui l'a créé, le dirige, lui donne à manger et à boire, le guérit, le fait mourir et ressusciter.

Ici est rapportée une conversation entre Abraham et son père, d'après le Testament d'Abraham. Abraham adjure son père de quitter l'idolâtrie, mais en vain. Le patriarche décide alors de rompre avec sa famille, sans cesser pourtant d'intercéder pour son père. On a aussi un écho des disputes d'Abraham avec ses contemporains idolâtres ; ayant été tournés en dérision, ils décident de condamner Abraham au supplice du feu. Mais Dieu a changé le feu en froideur et pour Abraham, ce ne fut pas la mort mais le salut.

Deux éléments, présents dans la pensée musulmane, se réclament des traditions juives. Le premier dit : en contemplant les astres, le patriarche a compris que ni la lune, ni le soleil ne pouvaient être associés au Seigneur de l'univers. Le second parle d'Abraham comme de celui qui a surmonté les épreuves et que Dieu a choisi pour guider l'humanité. Il est le type du parfait croyant, le fondateur de l'islam. C'est ainsi qu'avec Ismaël, il bâtit la Ka'aba, institua le pèlerinage en souvenir du sacrifice



de son fils, et réclama à Dieu un apôtre qui sache à son tour enseigner les fidèles et leur lire l'Écriture.

Nous concluons avec le père Moubarak : Dieu pré-connaît Abraham, son ami, qui se détourne du culte des astres pour n'adorer que Lui. Abraham prêche alors le Dieu unique à son père, à son peuple, à son roi et détruit les idoles. Il est jeté au feu, mais Dieu le délivre. Il ne cesse de prier pour son père et quitte les siens devant leur obstination à ne pas accepter son message. Il part en Terre sainte avec Lot. ...Et si l'on continue à lire les textes, on voit que Mahomet s'est reconnu en Abraham. Il a vu en lui un modèle et un précurseur, la réalisation historique achevée de sa vocation monothéiste, selon le mot du P. Moubarak. Oui, l'islam ne se présente pas comme une religion nouvelle ; il entend retourner aux sources du monothéisme primitif tel qu'il a été proclamé et vécu par Abraham.

Conclusion

En dépit de leur diversité, les commentaires juifs, chrétiens et musulmans se rencontrent sur certains points. Ils insistent tous sur l'importance d'Abraham pour leur propre tradition : le patriarche réalise le programme spirituel des juifs, des chrétiens et des musulmans. Il est présent de manière spéciale dans le judaïsme, dans l'Église et dans l'islam. En effet, les diverses lectures s'intéressent toutes à la foi d'Abraham et à sa soumission au Seigneur ; elles attestent l'attitude du patriarche vis-à-vis de Dieu et se rejoignent finalement pour appeler Abraham, l'ami de Dieu. ■



Le christianisme copte

Mark Sheridan, *osb*, Rome

L'auteur, Mark Sheridan, osb, est doyen de la faculté théologique de l'université pontificale S. Anselmo, à Rome, et professeur de littérature chrétienne primitive aux universités pontificales S. Anselmo et Augustinianum, à Rome.

Le qualificatif « copte » vient de l'arabe *qibt*, lui-même dérivé d'un mot grec désignant l'Égypte (Aigyptos). Il est utilisé en latin et dans les langues européennes modernes depuis le XVI^e siècle pour nommer les Égyptiens chrétiens et leur langue liturgique. Quant au terme arabe *qibt*, il est employé par les chrétiens coptes (égyptiens) comme l'équivalent du mot copte pour l'Égypte (*xhmi-chem*). Suite à l'afflux croissant de manuscrits coptes en Europe, aux XVIII^e et XIX^e siècles, et à l'étude plus scientifique de cette langue, on en vint à appliquer le qualificatif copte à la langue égyptienne dans tous ses dialectes écrits et parlés, contemporains ou postérieurs au III^e siècle de notre ère, indépendamment d'un quelconque lien avec la religion.

Le christianisme égyptien avant Nicée

Si l'on en croit l'historien Eusèbe de Césarée (Hist. Eccl. II, 16, 24), témoin de la tradition de son temps (IV^e siècle), c'est l'évangéliste Marc qui, le premier, porta l'Évangile à Alexandrie. L'Église copte se réclame aujourd'hui encore d'une succession patriarcale ininterrompue depuis cette époque. Certes, les témoignages écrits révèlent que le christianisme était solidement implanté en Égypte au début du second siècle, mais il faut attendre le dernier quart de ce même siècle pour le voir émerger en pleine lumière avec des figures de catéchistes célèbres comme Pantène, Clément, Origène, l'évêque Démétrius I^{er} et les autres. Au temps de la paix de l'Église et du concile de Nicée (325), sous Constantin, l'Égypte, qui comprenait aussi la Cyrénaïque et la Libye, a pu compter jusqu'à soixante-douze évêques. L'Église d'Égypte avait un visage original parmi les autres Églises d'Orient, avec sa structure monarchique organisée autour de l'évêque d'Alexandrie. À partir du III^e siècle, les évêques d'Alexandrie prirent l'habitude d'envoyer une lettre circulaire à tous les autres évêques égyptiens pour fixer la

date de Pâques et traiter de points de doctrine et de questions disciplinaires.

Le développement de la langue et de la littérature coptes

Le grec était parlé en Égypte depuis la conquête d'Alexandre le Grand en 332 av. J.-C. et la fondation d'Alexandrie (331) qui devint rapidement l'une des villes les plus importantes du monde grec. On peut donc penser que, dès les second et troisième siècles, il existait une population assez importante d'Égyptiens bilingues et prospères. La création d'une écriture copte, au milieu ou dans la seconde moitié du III^e siècle, semble être due à la volonté délibérée de l'élite bilingue cultivée de faire revivre la langue égyptienne comme langue littéraire. Cette écriture fit usage de l'alphabet grec auquel vinrent s'ajouter six ou sept lettres empruntées au démotique pour représenter les sons qui n'existaient pas dans l'alphabet grec. La première œuvre littéraire à avoir vu le jour en cette langue est la traduction des Écritures chrétiennes.

L'émergence du mouvement monastique

Depuis la première partie du IV^e siècle au moins, le mouvement monastique est devenu une caractéristique essentielle de la vie de l'Église d'Égypte et il l'est resté tout au long de son histoire. La vie monastique a pris des formes variées depuis l'ermite solitaire jusqu'aux communautés cénobitiques extrêmement organisées, et tout cela dans un espace géographique comprenant toute la vallée du Nil et le Delta. Deux noms sont plus particulièrement associés à l'émergence du monachisme : Antoine (+ 356) et Pachôme (+ 346), devenus respectivement saints patrons des ermites et des cénobites. Les lettres qui leur ont été attribuées, ainsi qu'aux successeurs de Pachôme : Théodore et Horsièse, sont parmi les témoins les plus anciens de la littérature copte. Au milieu du IV^e siècle, plusieurs milliers de personnes avaient adopté la vie monastique et la réputation des moines avait franchi les frontières de l'Égypte, attirant de nombreuses recrues en provenance de tout l'Empire romain.



Croix copte

Chalcédoine et ses suites

Le concile de Chalcédoine (451) a marqué un tournant décisif en ce qui concerne les relations entre l'Eglise d'Egypte et les autres Eglises. Du point de vue de la théologie développée par Cyrille, définir les deux natures du Christ comme l'avait fait Chalcédoine revenait essentiellement à adopter l'hérésie nestorienne, et par là à nier la pleine réalité de l'Incarnation. Du point de vue des défenseurs de Chalcédoine, la théologie alexandrine-égyptienne était « monophysite », c'est-à-dire qu'elle ne distinguait pas les deux natures, divine et humaine, du Christ, ne reconnaissant en lui qu'une seule nature (mia physis de la terminologie cyrillienne). La discussion tournait autour du sens du mot physis (nature), mais aucun des deux partis n'était capable de voir que l'autre utilisait ce terme en un sens différent. Au cours du Ve siècle et des siècles suivants, de nombreux efforts furent faits pour préserver l'unité de l'Eglise (et de l'Empire) soit par l'élaboration de formules de compromis, soit par le contrôle des nominations sur le siège d'Alexandrie, soit encore par la force. L'Eglise d'Egypte

ne fut pas la seule à refuser la définition de Chalcédoine. Dans la foulée, elle refusa aussi de reconnaître la validité des sacrements administrés par ceux qui y avaient adhéré car elle les considérait comme hérétiques. C'est ainsi qu'elle refusa l'ordination des mains du patriarche imposé par Constantinople. Ce qui eut pour effet l'établissement d'une hiérarchie séparée avec son patriarche, et cela depuis Jacques Baradée consacré évêque par Théodose en 543, avec une commission itinérante. Le succès de Jacques en établissant un clergé monophysite au cours de ses voyages continus à travers tout le Moyen-Orient fut tel que ces Eglises furent finalement appelées « jacobites ». C'est ainsi que depuis le VIe siècle il existe en Egypte deux patriarches et deux hiérarchies concurrentes : chalcédoniens (ou melkites) et non-chalcédoniens ou jacobites. La grande majorité des fidèles de l'Eglise d'Egypte reconnut seulement les seconds, les premiers ne se maintenant que dans la ville d'Alexandrie, avec l'aide des pouvoirs civil et militaire. Le patriarche non-chalcédonien dut se réfugier dans un monastère hors d'Alexandrie. La conquête de l'Egypte par les Arabes en 641-642 mit finalement un terme aux efforts de Byzance pour contrôler l'Eglise et ouvrit une nouvelle étape dans l'histoire de l'Eglise d'Egypte. Il y eut toujours un patriarche melkite (orthodoxe grec) d'Alexandrie, même si au temps de la domination turque il fut obligé de se réfugier à Constantinople. Il est important de souligner qu'à l'origine la ligne de démarcation ne passait pas entre Grecs et Coptes, puisqu'à cette époque tous les défenseurs de la cause monophysite parlaient et écrivaient en grec.

La conquête arabe

A l'époque de la conquête arabe, les chrétiens d'Egypte représentaient au moins les deux tiers de la population, mais les pressions exercées en vue de la conversion à l'islam dans les siècles qui suivirent, contribuèrent à faire de cette Eglise une minorité dans le pays. Autres conséquences de cette situation : la disparition progressive du grec comme langue parlée et même comme langue liturgique, son remplacement par le dialecte copte bohairique dans la liturgie, et par l'arabe dans la vie courante de la population chrétienne.



Dans ce contexte, les monastères – surtout ceux du Wadi-n-Natrun, ceux d'Antoine et de Paul du côté de la mer Rouge, le Monastère Blanc près de Sohag – jouèrent un rôle important dans la préservation de l'héritage copte. C'est là que la littérature primitive fut rassemblée, recopiée et ainsi préservée. Aux IX^e, X^e et XI^e siècles, la plupart des patriarches étaient issus du monastère d'Abu-Makar dans le Wadi-n-Natrun, ce qui favorisa l'adoption du dialecte bohairique (celui de la région) comme langue liturgique de l'Eglise copte. Cette période vit aussi l'émergence de la littérature copte-arabe. Un « monument » important de cette littérature copte en arabe est l'ouvrage sur les *Eglises et Monastères d'Egypte* d'Abu al-Makarim (attribué par erreur dans la traduction anglaise à Abu Salih l'Arménien). C'est aussi à cette époque que l'arabe a été introduit dans la liturgie. Enfin depuis le haut Moyen Age, les manuscrits liturgiques sont en général en arabe et en copte (bohairique).

L'époque moderne

Pour les coptes, l'époque moderne a commencé avec l'invasion française de Bonaparte en 1798. La législation de Mohammed Ali leur permit de réintégrer la vie nationale et finalement d'être reconnus à part entière par la loi. Le patriarche Cyrille IV (1854-1861) contribua à un renouveau profond des institutions coptes et à la promotion de l'éducation. Plus récemment, le renouveau du monachisme copte amorcé il y a trente ans a eu des répercussions importantes sur la vie de l'Eglise tout entière. Ces dernières années, la montée du fondamentalisme islamique a provoqué des tensions allant même jusqu'à l'assignation à résidence du patriarche entre 1981 et 1985.

Liturgie et vie spirituelle

Depuis les origines, la langue liturgique de l'Eglise d'Egypte est le grec qui s'est maintenu, au moins partiellement, bien longtemps après la conquête arabe. Au XVIII^e siècle les patriarches envoyaient encore leurs lettres festales en grec sur tout le territoire d'Egypte. Mais il est évident aussi que le copte (sahidique) a été introduit dans la liturgie au XVII^e siècle. Il n'est cependant pas certain qu'il ait existé une liturgie complète en

sahidique ou que les pratiques liturgiques aient été partout les mêmes dans l'Eglise copte avant le patriarche Gabriel II (1132-1144). A cette époque l'arabe était déjà entré dans la liturgie. Outre la célébration eucharistique, l'Eglise copte reconnaît les sacrements du baptême, de la confirmation (chrismation), de la pénitence, du mariage, de l'ordre et de l'onction des malades. Les livres liturgiques sont l'euchologe (missel), le lectionnaire (katameros), le synaxaire (vie des saints), l'horologe (commun de l'office), le difnar (antiphonaire), le sacramentaire et le pontifical, entre autres. Depuis les temps les plus anciens, les pèlerinages (mouleds), qui souvent durent une semaine et sont liés à une fête, font partie intégrante de la religion populaire dans l'Eglise copte.

La situation actuelle

Les estimations concernant le nombre des membres de l'Eglise orthodoxe copte varient considérablement (de quatre à huit millions) en raison de sources démographiques inexactes pour l'Egypte. Il s'agit sans aucun doute de la communauté chrétienne la plus importante du Moyen-Orient. L'Eglise comprend quelque vingt diocèses en Egypte, ainsi que des diocèses hors du pays : en Amérique du Nord, en Afrique orientale, en France, à Jérusalem, en Nubie et à Khartoum, à cause du nombre important de coptes ayant émigrés ces vingt-cinq dernières années. Il y a plus de quarante communautés coptes aux Etats-Unis, il y en a neuf au Canada, quatorze en Australie, six en Angleterre. Il existe aussi des communautés coptes avec des prêtres résidents dans d'autres pays d'Europe dont l'Autriche, l'Italie et la Suisse. Il y a environ quinze cents prêtres mariés dans l'Eglise d'Egypte. Les évêques, selon l'ancienne tradition, sont célibataires et généralement choisis parmi les moines. Outre les évêques diocésains et leurs auxiliaires, on compte des évêques investis de responsabilités particulières : dans le dialogue œcuménique, le monde de la jeunesse, l'enseignement supérieur. L'Eglise garde des écoles et des séminaires en Egypte et propose un parcours catéchétique complet. Le patriarche est choisi parmi trois candidats cooptés par une assemblée composée d'évêques, de représentants du clergé, de moines et de laïcs. La sélection définitive est



faite par un enfant qui tire le nom de l'un des trois candidats. Le patriarche actuel est Shenouda III, élu en 1973, sous le leadership duquel le dialogue œcuménique se poursuit avec l'Eglise catholique romaine, l'Eglise orthodoxe grecque, la Communion anglicane, les Eglises évangélique et réformée.



Eglise Maalukka, Le Caire

L'Eglise catholique copte

Outre l'Eglise orthodoxe copte, il existe un ensemble de communautés de rite copte uni à l'Eglise catholique

romaine. La présence permanente de catholiques en Egypte à l'époque moderne est liée à l'implantation de la mission franciscaine au Caire en 1630 (les franciscains étaient pourtant là avant cette date), suivie par celle des jésuites en 1697. La nomination de vicaires-apostoliques pour les catholiques de rite copte date de 1741 : à ce moment-là, ils étaient près de deux mille. Le pape Léon XII érigea un patriarcat copte en 1824 mais ne nomma pas de patriarche. Ce fut Léon XIII qui nomma le premier patriarche catholique, Cyrille Makarios, en 1899 (il fut déposé en 1910), mais il fallut attendre 1947 pour qu'un successeur lui soit donné. Actuellement, l'Eglise compte six diocèses et environ deux cents prêtres avec cent paroisses coptes et un total de cent cinquante mille fidèles.

L'Eglise évangélique copte

Bien que de nombreuses communautés protestantes soient présentes en Egypte, la seule à se définir comme copte est l'Eglise évangélique copte, fondée par l'Eglise presbytérienne unie des Etats-Unis en 1854, mais dont elle est complètement indépendante depuis 1957. Cette Eglise compte près de deux cent cinquante églises, deux cents centres de prière, une communauté d'environ deux cent cinquante mille membres avec quelque trois cent quarante pasteurs. Elle assure le fonctionnement d'un séminaire théologique évangélique au Caire et gère une importante maison d'édition.

(Trad.: E. Billoteau)



L'Égypte et la Bible

Paul Féghaly, Coordinateur de la FBC dans la sous-région du Moyen-Orient, Liban

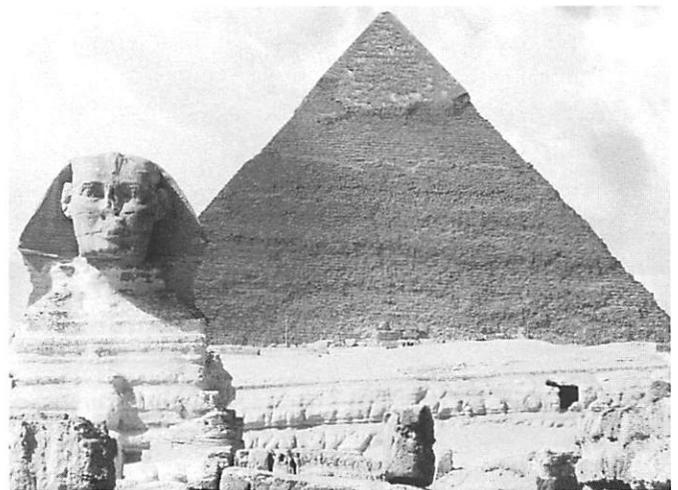
L'Égypte, berceau d'une civilisation florissante au troisième millénaire, fut en relation avec le monde de la Bible au cours de trois périodes : celle de l'Exode, celle du roi Salomon et des rois qui lui succédèrent, enfin au temps des Lagides, successeurs d'Alexandre le Grand.

1. L'Égypte au temps de l'Exode

Pour comprendre ce rapport de l'Égypte au peuple hébreu, il faut se rappeler la grande invasion des Hyksos, au XVIII^e siècle av. JC. Elle fut le fait, pourrait-on dire, de toutes les tribus qui allaient constituer le peuple d'Israël par la suite. Il faudrait placer à cette époque le départ de Jacob et de ses fils pour rejoindre Joseph, le grand vizir. Bien sûr, le texte a été enjolivé et l'histoire de Joseph est tardive, qu'on pense à ce sens du pardon si proche de l'Évangile. Puis, au XVI^e siècle, il y eut un mouvement contraire à partir de la Haute Égypte, qui chassa les Hyksos. C'est ce qu'on appelle le premier Exode : les envahisseurs furent repoussés. Mais certains « Hyksos » restèrent en Égypte, ou même y retournèrent à cause des famines sévissant régulièrement en Palestine. On peut citer à ce sujet trois tribus qui partiront lors de l'Exode fuite, comme on le nomme. Il s'agit de Lévi, la tribu de Moïse et d'Aaron, d'Ephraïm, la tribu de Josué qui entra en Palestine par l'Est, par Moab, et enfin de la tribu de Juda qui s'infiltra par le Sud avec Caleb, les Caïnites... Cet Exode fuite s'organisa autour de la personne de Moïse, un nom égyptien qui signifie à l'origine : « serviteur du Dieu Ra ». Par la suite, Ra' tomba et il ne resta que la seconde partie du nom qui prit une signification sémitique : « celui qui est sauvé des eaux » (Ex 2,10).

Le texte de l'Exode parle de l'oppression des Hébreux en Égypte : ils travaillaient dans les terres comme dans les fortifications du Delta. D'autres étaient bergers, comme l'affirma Jacob au Pharaon quand il vint en Égypte rejoindre son fils Joseph. Leur désir de partir suscita de la part du Pharaon, qui n'est pas nommé, une vive opposition. Moïse profita des conditions atmosphériques pour annoncer les plaies qui allaient frapper l'Égypte. Enfin, la mort du Pharaon fut considérée comme une revanche de Dieu sur ce souverain qui avait tué les enfants des Hébreux. Pharaon permit aux

Hébreux de partir. En fait, les trois tribus que j'ai déjà nommées ont fui et sont arrivées au désert du Sinaï, après avoir passé les lacs Amers, ces marécages dont elles connaissaient parfaitement les gués. Bien sûr, l'imagination populaire parla de passage à travers la mer Rouge, alors qu'il s'agissait en fait de la mer des Roseaux. Et puis, tout le peuple vivant au temps de David et de Salomon fut mentionné et pas seulement les trois tribus qui avaient effectivement quitté l'Égypte à ce moment-là. Le chiffre, bien sûr, s'en ressent.



Pyramide et sphinx, Giza

Une fois dans le désert, les Hébreux cherchèrent à retourner en Égypte, un pays très riche en eau, poissons, viandes, concombres, pastèques... mais ils furent durement réprimés. Dans une première étape, ils durent se diriger vers le Sinaï. Dans la seconde étape, vers Moab, la porte par où ils passèrent pour rejoindre « la Terre promise ».

2. L'Égypte au temps de Salomon et de ses successeurs

En citant la Bible, on aurait pu citer la stèle de Ménéptah, découverte à Thèbes en 1895. Le Pharaon dit : « Pillé est Canaan avec tout ce qui est Mauvais. Ascalon est déporté, Gézer capturé ; Yanoam est réduit à néant. Israël est dévasté, sa race n'existe plus. » Ici,



nous serions peut-être en présence d'une référence à la poursuite des Egyptiens à l'encontre d'Israël. Mais tout cela n'est qu'une hypothèse.

Après cette période de l'Exode, c'est le silence total jusqu'au règne de David. Là nous lisons dans 1 R 11,14-22 qu'un prince édomite, Haddad, s'enfuit à la cour d'Egypte pour échapper à Joab. Par la suite, il y eut un rapprochement entre l'Egypte et Salomon qui épousa la fille du pharaon Psousennès (cf. 1 R 3,1 ; 9,16). Par la suite, le texte biblique mentionne un commerce de transit entre les deux pays. Les chevaux de Cilicie sont livrés à l'Egypte et les chars d'Egypte sont livrés aux rois araméens (1 R 10,28-29).

Le rôle de l'Egypte allait diminuer avec les invasions assyrienne puis babylonienne. Mais il se poursuivit tout de même par l'entremise de ses alliés en Canaan et en Syrie. Les deux royaumes de Juda et de Samarie étaient concernés. A Jérusalem, il y eut toujours un parti pro-égyptien, contre lequel luttèrent les prophètes, opposés à toute alliance avec les nations païennes. Ainsi vers 721, Isaïe tenta en vain d'empêcher l'alliance entre Akhaz et le pharaon Shabaka (Is 31, 1). Inversement, le roi Josias fut tué en 609, à Megiddo, en essayant de s'opposer au passage des troupes égyptiennes qui volaient au secours de l'Assyrie agonisante. Enfin Jérusalem, assiégée par Nabuchodonosor, espérait un secours de la part de l'armée égyptienne. Le pharaon Apriès tenta une diversion, mais il eut peur et repartit dans son pays. Et Jérusalem tomba en 587.

3. L'Egypte des Lagides

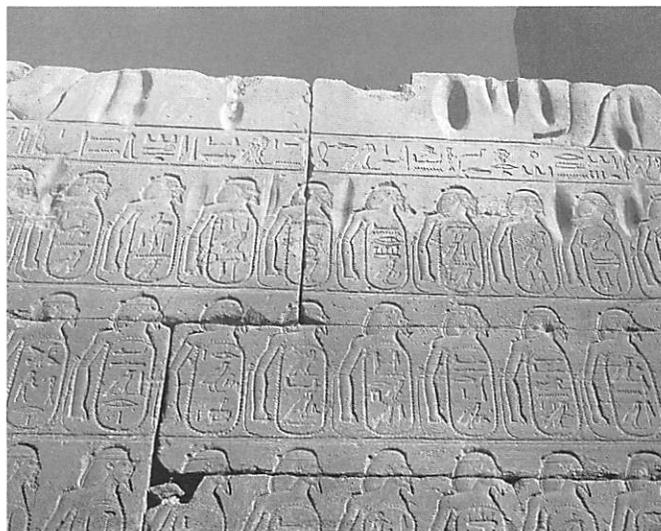
La Bible ne parle pas de relations entre Juda et Israël d'une part et l'Egypte de l'autre, durant la période perse. Il faut attendre l'arrivée d'Alexandre qui fut reçu, dit-on, par le grand prêtre à Jérusalem et la mort rapide du conquérant en 323 av. JC. Ce furent alors les Lagides d'Egypte qui occupèrent la Palestine jusqu'à la fin du III^e siècle av. JC. et l'arrivée des Séleucides d'Antioche de Syrie.

Alexandrie avait attribué aux Juifs l'un des quartiers de la ville. Le nombre des Juifs allait augmenter dans cette grande métropole. Philon parle d'un million de Juifs. Chiffre trop grossi, bien sûr, pour une ville qui ne comptait qu'un million d'habitants. Le chiffre de cent mille est plus probable.

En outre, les Lagides qui occupèrent la Palestine eurent de très bons rapports avec les Juifs de Jérusalem et la sympathie de ces princes demeura, même avec l'occupation de la région par les Séleucides.

C'est à Alexandrie que fut élaborée la version de la Bible dite des Septante. Le Pseudo-Aristée raconte que

Ptolémée Philadelphie demanda aux Juifs la traduction grecque de la Loi mosaïque. Soixante-douze Juifs traduisirent la Torah en soixante-douze jours. Il faut dire que c'est cette traduction qui est citée par le Nouveau Testament. D'où le désaveu des Juifs de Jamnia qui demandèrent une autre traduction, plus littérale. A la Septante, on ajouta les livres directement écrits en grec : le livre de la Sagesse, la traduction de Ben Sirac, sans oublier les livres des Maccabées et les autres textes de la période intertestamentaire.



Mur du temple de Karnak avec la recension des villes conquises

Enfin, signalons que le livre des Proverbes de Salomon s'inspira de l'œuvre d' Aménemopé, ce haut fonctionnaire égyptien qui vécut au début du premier millénaire et écrivit un livre de maximes de sagesse, destiné à son fils (Pr 22, 17-24,22). D'ailleurs, quand on lit le nom des fonctionnaires de Salomon, on peut remarquer le nom de scribes égyptiens qui vivaient à la cour de ce grand roi. Alors, ne nous étonnons pas si nous trouvons des points de contact entre la littérature sapientielle d'Israël et la sagesse égyptienne, si nous découvrons des ressemblances en ce qui concerne les instruments du culte : l'Arche d'alliance par exemple, n'est pas sans rappeler les barques dans lesquelles les prêtres égyptiens transportaient les statues de leurs divinités au cours des processions solennelles. ■



L'Iran et ses Eglises

Pierre Humblot, Prêtre de l'Eglise chaldéenne, Téhéran, Iran

1. Le Pays

Géographie

Vaste pays dont les dimensions pourront étonner certains : 1.648.000 kilomètres carrés, soit un territoire qui réunirait l'Iraq, la Syrie, le Liban, la Palestine et l'Egypte, mais avec un immense plateau central désertique bordé de montagnes bien arrosées, ce qui permet une agriculture irriguée, riche et variée, ainsi qu'un élevage d'ovins surtout, nécessitant parfois un nomadisme saisonnier. La mer Caspienne favorise un micro-climat quasi tropical, favorable aux forêts, agrumes et rizières.

Population

Vaste et divers comme un empire, avec une population en rapide augmentation, ce pays comptait plus de soixante millions d'habitants au dernier recensement de 1996. Cette population se diversifie en de nombreuses ethnies, restes des multiples invasions et témoins d'un passé ancien et tumultueux. Les habitants s'urbanisent rapidement, par exemple dans cette grande capitale qu'est Téhéran avec ses quelque quinze millions d'habitants. Du fait de l'explosion démographique depuis la Révolution, la moitié de la population a moins de 18 ans. A ce rythme, on estime que la population comptera cent vingt millions d'habitants dans vingt ans, avec de graves problèmes dont celui de l'approvisionnement en eau, étant donné le degré restreint de la pluviométrie.

Evolution politique

Depuis vingt et un ans, à la suite de la Révolution (1979) dont vous avez sans doute suivi les soubresauts et qui a renversé le régime du Shah, nous sommes devenus une République islamique, régime curieusement « théocratique-démocratique » qui fait peur à beaucoup, mais dont l'image en Occident semble faussée : il s'agit d'un pays de grande culture et les Persans ne sauraient être aussi fanatiques que le prétendent certains journaux qui diabolisent notre régime pour mieux se faire écouter. De plus, vous savez que les mentalités évoluent vite et l'élection de l'Hojat-ol-Islam Saïd Mohammed Khatémi comme président de la République en est un signe parmi d'autres, signe très nettement confirmé par les récentes élections municipales puis législatives, rem-

portées haut la main par ceux qui le soutiennent, en particulier une nombreuse jeunesse qui n'a pas connu la Révolution et désire un cadre de vie plus souple, plus libre mais aussi moins difficile du point de vue économique.

Economie

Quant à notre économie, vous en savez la force et la faiblesse, dues aux variations des cours du pétrole, notre principale richesse, outre les ressources minières et agricoles. Mais permettez-moi de rappeler que les exploitations pétrolières sont en train de s'étendre dans la région, sur une vaste zone autour de la mer Caspienne, ce qui intéresse, outre les appétits occidentaux, tous les pays d'Asie centrale, du Caucase à la Chine, et explique sans doute bien des conflits actuels, sur les lieux où passent les oléoducs, en activité ou en projet, de l'Afghanistan à la Tchétchénie, sans parler du Kurdistan, de l'Iraq et de cette région du Golfe que je n'ose nommer... Zone de fractures dans notre humanité asiatique, avec de plus ce voisin en Terre sainte qui prend l'Iran pour son plus dangereux ennemi.

Zone d'avenir donc pour l'économie mondiale, mais aussi région de transition culturelle d'Ouest en Est, « Empire du Milieu » entre la Mésopotamie arabe et l'Indus, ainsi que du Nord au Sud, entre le monde slave ou turco-mongol et l'Arabie. Nous sommes bien évidemment charnière entre le Proche-Orient et l'Asie profonde, chemin obligé des invasions, route de la soie autrefois, aujourd'hui des oléoducs mais aussi des chemins de fer, des marchandises, des idées ainsi que des drogues, malheureusement.

Culture

Malgré les continues invasions qui ont douloureusement marqué son histoire, l'Iran a su conserver une authentique et très riche civilisation dont nous connaissons le glorieux passé zoroastrien et la richesse actuelle du chiisme iranien, si marqué par la poésie mystique d'un Hafez ou d'un Molânâ, une culture bien différente de celle du monde sunnite arabe. La langue persane, indo-européenne, est parlée non seulement en Iran mais en Afghanistan et Tadjakistan, soit par quelque



quatre-vingt-treize millions de personnes, dont, pour l'Iran, une émigration en Occident d'environ deux millions d'Iraniens depuis la Révolution islamique. Le taux d'alphabétisation se situait autour de 80% en 1996 contre 59% en 1976.

Religions

Les musulmans chiites rassemblent 85% de la population, les sunnites 12%. Le reste, 3%, représente de petites minorités juive, chrétienne, zoroastrienne et bahaïe. Le zoroastrisme, ancienne religion monothéiste et très profonde, marque la tradition et la culture par de nombreux aspects et incline nos intuitions religieuses, souvent mystiques, vers la civilisation indienne plus que vers le monde arabe.

2. Les Eglises en Iran

Histoire occultée ?

Etrange histoire que celle de notre Eglise d'Orient, improprement appelée « nestorienne » et qui, fondée sans doute dès avant l'an 79 par un disciple de saint Thomas, s'est propagée sans bruit ni guerre de la Mésopotamie au Japon. Le livre des « Actes des Apôtres » ne serait donc que les « Actes de quelques Apôtres vers l'Occident », les autres Apôtres ayant probablement fait mieux que de rester assoupis en Palestine ! A la suite de nombreux historiens, notre Patriarche affirmait au cours du Synode spécial pour l'Asie que cette Eglise d'Orient avait atteint au début du second millénaire quatre-vingt millions de fidèles rassemblés en deux cent cinquante évêchés. Or aujourd'hui, elle ne compte qu'un peu plus d'un million de fidèles, éparpillés entre la Mésopotamie et l'Amérique... Nos manuels d'histoire de l'Eglise (latine) ne traitent guère, sans le dire, que de l'Eglise d'Occident et passent sous silence cette Eglise d'Orient et son histoire. Pourtant, en conclusion du Synode pour l'Asie, le pape Jean Paul II rappelait : « Des marchands persans portèrent la Bonne Nouvelle en Chine au début du Ve siècle. La première Eglise chrétienne y fut implantée au début du VII^e siècle. Pendant la dynastie T'ang (618-907), l'Eglise fut florissante pendant près de deux siècles. Le déclin de l'Eglise vivant en Chine à la fin du premier millénaire est un des chapitres les plus tristes de l'histoire du peuple de Dieu sur le continent. Au XIII^e siècle, la Bonne Nouvelle fut annoncée aux Mongols, aux Turcs et une fois de plus aux Chinois. Mais le christianisme a presque disparu de ces régions... » Notre Eglise d'Iran serait-elle aujourd'hui la dernière épave vers l'Est de cette évangélisation engloutie ? Dès lors comment nous souvenir, et en vue de fêter quel Jubilé ?

Emigration galopante

En Iran, infime petit reliquat, divisé en sept communautés, nos Eglises ne rassemblent plus au total que quelque soixante-quinze mille chrétiens, en majorité arméniens « grégoriens ». Et nous subissons depuis la Révolution islamique (1979) une érosion drastique du fait de l'émigration galopante. Selon les statistiques officielles, la proportion des chrétiens en 1976 était de 0,5 pour mille mais seulement de 0,1 pour mille, vingt ans après... ces chiffres sont confirmés par un petit sondage : les registres du diocèse chaldéen catholique de Téhéran indiquent cent cinquante baptêmes et cinquante-quatre mariages en 1976 pour trente-six baptêmes et treize mariages vingt ans après... Petit reliquat prêt à l'assimilation ou « Petit Reste » prêt pour le renouveau ? Ni l'arithmétique ni la sociologie ne sauraient répondre !



Eglise de Bethléem

Presbytérium démantelé

A la suite de la Révolution islamique, 85 % des évêques, prêtres et religieuses catholiques ont été expulsés. A Téhéran aujourd'hui, tous les ministres sont étrangers, car personne n'a été ordonné depuis des décennies. On compte chez les Chaldéens catholiques un évêque et trois prêtres, chez les Arméniens, un évêque (décédé et pas encore remplacé) et un prêtre, chez les Latins un évêque et quatre prêtres, sans compter la nonciature avec un évêque et un prêtre latins. On constate sans étonnement la disproportion, habituelle en Orient, entre le clergé latin et le clergé oriental, eut égard à l'importance de leur communauté respective... De plus, une anomalie elle aussi habituelle en Orient, affaiblit encore nos petites communautés catholiques superposées :



trois évêques catholiques pour la seule ville de Téhéran, au service d'un aussi petit troupeau (à peine dix mille catholiques) : c'est directement contraire aux règles des premiers conciles et des Pères. Pourtant la situation du clergé semble quelque peu s'améliorer car une réunion des prêtres et des religieuses avec nos évêques est prévue. Et l'œcuménisme va progresser grâce à l'arrivée d'un nouvel évêque arménien...

Impossible fécondité

Notre Eglise, si marquée de rides et de cicatrices, telle une vieille femme accablée sous le poids des ans, est pourtant en train de donner la Vie par le baptême à d'assez nombreux convertis (à l'heure où j'écris une quinzaine à Téhéran chez les Chaldéens catholiques) qu'elle accueille et accompagne dans la stupéfaction et la joie, telle Elizabeth : la souche serait-elle « Semence sainte », « Germe » inattendu d'une « racine en terre aride », « Petit Reste » purifié, fidèle et fécond ?

Pourquoi me frappes-tu ?

Cette fécondité se vit bien sûr dans l'épreuve et notre dialogue interreligieux pourrait se résumer dans cette phrase de Jésus, suivi d'un long silence qui interpelle, autrement vrai et pertinent que les nombreuses discussions de spécialistes qui nous sont envoyés de l'étranger...

3. La Bible en Iran

La Perse dans la Bible

Quelques noms pour un sujet trop vaste : les intuitions de Zoroastre, Balaam, Cyrus le Grand, Darius, Esdras, Ecbatane, Suse, Daniel, Tobie, Esther, les Mages, la Pentecôte...

Traductions en persan

Outre les anciennes traductions réalisées en Iran et en Inde, l'actuelle traduction de la Bible en persan, habituellement utilisée dans les Eglises, a été terminée il y a plus d'un siècle. Elle était diffusée par la Société Biblique de Téhéran. Traduction généralement assez exacte mais dans une langue très arabisée, aujourd'hui difficilement compréhensible, et avec un vocabulaire peu harmonisé, ce qui rend l'étude des thèmes bibliques très difficile. Mais la diffusion de la Bible en Iran est entravée depuis la fermeture de la Société Biblique et nous autres, « Gens du Livre », comme l'islam nous appelle, nous ne pouvons nous procurer ce Livre qu'à un prix (très) élevé, à moins de le faire parvenir en fraude... J'omets de parler de la traduction « expliquée » non de la Bible mais de la « Living Bible », récemment publiée par les pentecôtistes : de telles œuvres risquent de donner des arguments aux musul-

mans qui prétendent que nous avons falsifié le texte original !

Au Centre Saint-Jean, nous avons entrepris une nouvelle traduction comprenant les deutérocanoniques et accompagnée des notes de la TOB adaptées au texte persan, travail très lent étant donné nos petits moyens et l'absence de biblistes connaissant la littérature persane. Cette traduction cherche à rendre le texte original le plus fidèlement possible : le résultat ne sera ni simple pour la catéchèse, ni beau pour la liturgie. Nous voudrions donner aux animateurs et pasteurs un texte très exact qui puisse les aider dans leur travail de pastorale. De plus nous avons publié une traduction liturgique des Psaumes et hymnes bibliques, qui cherche à rendre la beauté de ces textes poétiques. Par ailleurs, nous avons publié en persan quelque cent soixante ouvrages, dont la plupart visent la formation biblique de lecteurs de différents niveaux : catéchumènes, progressants et ministres.

Bible et œcuménisme

Nos Eglises sont trop pauvres pour pouvoir prétendre se suffire chacune à elle-même, indépendamment des autres. Par exemple, la formation et le recyclage bibliques de certains pasteurs et prêtres des diverses Eglises sont donnés au Centre Saint-Jean lors de rencontres communes de formation. Nos livres servent à tous les ministres pour préparer réunions et homélies.

Bible et Eglises d'Orient

Les langues liturgiques anciennes restent souvent incompréhensibles aux fidèles. Par ailleurs les lectures liturgiques de l'Ancien Testament sont souvent omises car elles prolongent des offices déjà longs et elles font des allusions mal comprises à Israël, aux Assyriens comme aux Chaldéens, allusions qui, appliquées à l'actualité, ne peuvent être que mal interprétées.

Bible et Coran

Je ne me lancerai dans aucune considération théorique ni technique. Je veux seulement évoquer un fait : l'influence du milieu musulman sur les chrétiens, en particulier en ce qui concerne la lecture des Ecritures. Les examens trimestriels à l'école secondaire comme les questions posées au concours d'entrée à l'Université sont un signe de cette influence : les examinateurs (musulmans) demandent aux chrétiens d'apprendre l'Evangile comme d'autres apprennent par cœur le Coran. Exemples de questions posées aux chrétiens pour le concours :

- ☐ que s'est-il passé après la troisième trompette dans l'Apocalypse ?
- ☐ comment s'appelle l'arrière-grand-père de Jésus ?
- ☐ combien de chapitres y a-t-il dans la seconde épître aux Corinthiens ?

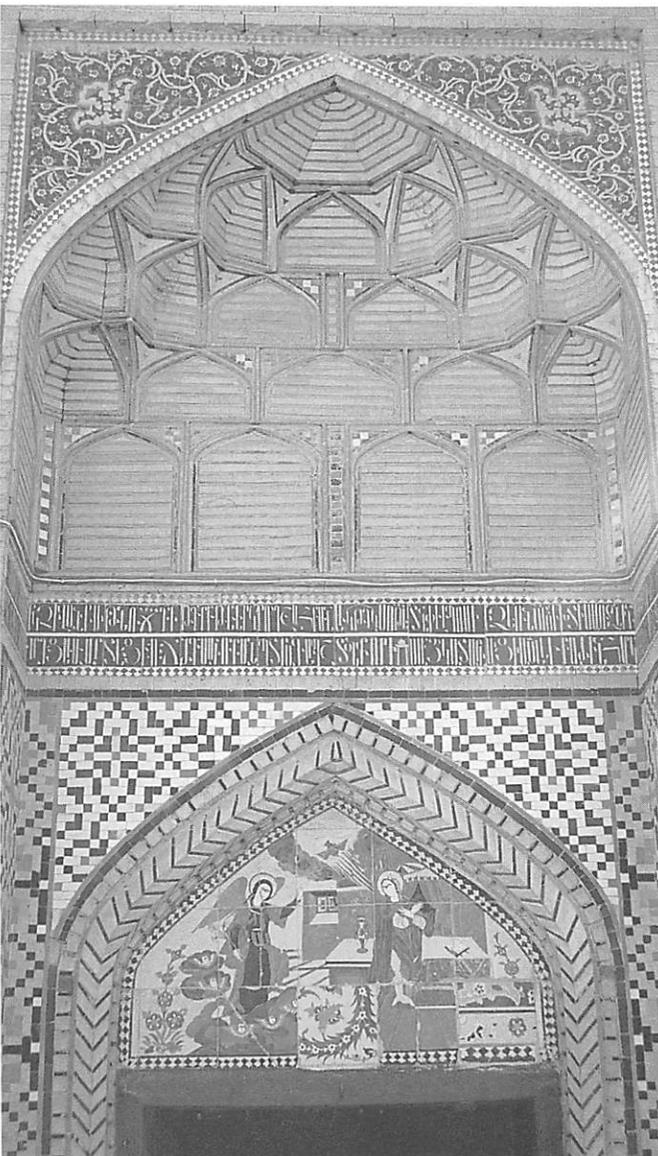


- combien de poissons dans le filet de Pierre à la pêche miraculeuse ?
- A l'oral, c'est plus pernicieux
- où vous êtes-vous procuré la Bible en persan ? (Interdite)
- que dit l'Évangile de la venue de Mohammed ? (Paraclet = Ahmed ?)
- que pensez-vous de l'Évangile « de Barnabé » ?

toire de l'Eglise apostolique mais la contemplation du mystère de l'Esprit dans l'Eglise en mission. Sinon, comme je l'ai déjà noté, qu'ont fait les autres Apôtres ? Et comment l'Évangile a-t-il pénétré si vite en Orient depuis la Palestine ? Probablement par ces Juifs moins hellénisés demeurés en Perse après l'Exil, mais très en rapport avec la communauté de Jérusalem (Ac 2, 9) ?

Je sers au sein d'une Eglise d'Orient très marquée par les persécutions et les massacres, depuis l'origine jusqu'à nos jours. Devenue très minoritaire, notre communauté a parfois des réflexes identitaires qui témoignent de plaies mal guéries. Son attachement à la langue chaldéenne ancienne comme moderne, réputée « langue de Jésus », me fait penser à l'attachement des judéo-chrétiens par rapport à leurs traditions culturelles et religieuses. Chez nous, cette réaction passionnelle pose question pour l'acculturation à la civilisation persane perçue comme un risque d'assimilation au milieu musulman. Malgré des essais très discrets, la liturgie n'emploie habituellement que la langue chaldéenne, à l'exclusion du persan. Dès lors la mission de notre Eglise devient problématique comme l'accueil des catéchumènes persans qui ne font bien sûr pas partie de l'ethnie chaldéenne : peuvent-ils entrer dans cette Eglise par le baptême après une catéchèse orientale selon la tradition de notre Église, mais sans apprendre la langue de l'ethnie ? Les convertis pourront-ils trouver leur place parmi nous ? Seront-ils rejetés parce que non Chaldéens ? Ou bien perçus comme dangereux du fait de leur conversion qui risque de provoquer des réactions brutales de la part du milieu ou du pouvoir musulman ? Seront-ils même suspectés de n'être que de « faux frères » venus nous espionner ? Saurons-nous contempler en eux l'œuvre de l'Esprit qui précède notre témoignage et notre accueil, ce qui viendrait apaiser nos craintes et calmer nos hésitations (Ac 11,17) ?

A ces convertis, nous ne devons « imposer que ce qui est nécessaire » (Ac 15, 28). Loin de s'assimiler à l'ethnie chaldéenne, ils se doivent de demeurer très persans et très chrétiens afin d'être, selon la belle expression de Paul, ces « **prémices que l'Iran a offertes au Christ** ». Ils inventeront alors un nouveau langage mûri au feu de l'Esprit en culture persane : une façon spécifique de lire l'Écriture, de contempler le Christ et d'en exprimer le mystère en de nouvelles formules théologiques ; une nouvelle mélodie pour chanter sa louange et témoigner de son mystère (Ac 2,9-11 ; Ap 7,9 ; 21, 19-21). Ainsi, notre Eglise locale accueillera-t-elle toujours plus sa spécificité et apportera-t-elle sa note particulière et complémentaire au sein de la symphonie des Eglises. Celles-ci pourront dès lors devenir toujours plus catholiques, « selon le tout » de l'homme et du mystère divin...



Parvis de la Cathédrale de Vank

Bible et Icônes

Les anciennes icônes orientales peuvent être un riche support catéchétique adapté à nos traditions, d'autant que leurs symboles très évocateurs sont empruntés à l'Écriture.¹

Les Actes des Apôtres lus en Iran

Tout d'abord les Actes ne sont en aucune façon une his-



Quant à l'Epreuve, bien sûr latente du fait de ces conversions, pourrions-nous approfondir notre Foi afin de la considérer comme le milieu normal de notre mission (cf. Ac 4, 24-30), actualisation quasi sacramentelle – par l'Esprit Saint – du Christ en Croix (Ac 7,59-60 ; 9,5) pour le salut de notre pays ? Cet Esprit sera-t-il notre Unique Défenseur ? Et ce regard porté sur le martyr ne peut-il guérir les réactions passionnelles dues aux plaies accumulées au cours des siècles de persécutions et nous faire découvrir en ces cicatrices encore douloureuses les précieux stigmates de notre Eglise, porteurs de fécondité ? Enfin, au lieu de nous laisser impressionner par notre nombre infime face à un monde souvent hostile et de nous laisser emporter par le flot de l'émigration vers un pseudo-paradis occidental et ses leurre, entendrions-nous comme saint Paul en prison l'appel à la constance dans la mission : « J'ai un peuple nombreux dans ce pays » (cf. Ac 18,10), et, découvrant les richesses de la civilisation persane, saurons-nous les contempler comme autant de « semences » du Verbe (Ac 17, 22-28) et accepter de demeurer, à cause de Jésus, au

lieu de notre incarnation, donc de notre mission ? Une autre migration nous est proposée : suivre le Christ hors du camp des installés « en portant son opprobre » (He 13, 13).

Sans prétendre à une quelconque exégèse, je n'ai évoqué ici que quelques aspects de ma lecture des Actes en lien avec mon apostolat à l'égard de catéchumènes et néophytes au sein de l'Eglise d'Orient que je sers en Iran depuis trente ans. ■

¹ Voir: *Bible et icône: Catéchèse silencieuse pour évangéliser notre imaginaire* par Pierre Humblot, BDV 55-56 (2-3/200), p. 13-17



L'Iraq et la Bible

Paul Féghaly, Coordinateur de la FBC dans la sous-région du Moyen-Orient, Liban

Quand on parle de l'Iraq actuel, on pense à la Mésopotamie ou au pays qui est situé entre les deux fleuves, le Tigre et l'Euphrate. Ces deux fleuves ont leur source en Turquie et traversent l'Iraq de bout en bout avant de se jeter dans le golfe Persique et donc dans l'océan Indien. Dans l'Antiquité, ce pays connut l'une des civilisations les plus florissantes : Sumériens, Babyloniens, Assyriens, Akkadiens, Araméens. Puis, il passa aux mains des Perses et des Arabes. Il existe de nombreux points de contact entre ce pays et l'univers biblique. C'est ce que nous tenterons d'exposer dans les paragraphes suivants, susceptibles bien sûr d'être développés par la suite.



Assour sur le Tigre

1. La démarche initiale d'Abraham, le père des croyants, prit corps en Iraq. Une tradition la situe à Our en Chaldée (Gn 11,28). C'est la tradition sacerdotale qui reçut sa forme définitive au Ve siècle av. J.C. dans le milieu des exilés à Babylone. Ces derniers se considéraient comme la vraie postérité d'Abraham à la différence de ceux qui étaient restés en Palestine et qu'on appelait le « peuple de la terre ». Our était la grande ville

de Mésopotamie occupée au 1er millénaire par le clan araméen des Chaldéens. Occupée par les Sumériens, elle connut une période de splendeur à la fin du IIIe millénaire. Mais une autre tradition situe le départ du « père des croyants » à Harran, au nord de l'Iraq actuel. En effet, dans la table des peuples exposée en Gn 10, on cite seulement trois villes de Mésopotamie : Babel, Ereq, Akkad (Gn 10,10). C'est à Harran qu'Isaac prendra une femme (Gn 24, 1s). Et Jacob passera une bonne partie de sa vie à Harran chez son oncle (Gn 27ss).

2. Cela nous amène à parler du séjour du peuple hébreu en Mésopotamie : il venait du nord de la Palestine (royaume d'Israël – capitale, Samarie) et du sud (Juda – capitale, Jérusalem). Les Assyriens (VIIIe siècle av. J.C.) déportèrent la population de Samarie et firent venir à sa place des gens de Babylone, de Kouth. . . (1 R 17, 24). Les Babyloniens déportèrent les cadres de la population de Juda en Babylonie (1 R 25). Jérémie leur annonça qu'il ne fallait pas penser à un retour proche : Qu'ils construisent des maisons, qu'ils cultivent les terres. Et l'on a ce fameux psaume qui décrit la souffrance des exilés : « Là-bas au bord des fleuves de Babylone, nous restions tout éplorés » (Ps 137,1). Le retour, pour ceux qui avaient choisi de rentrer chez eux, eut lieu grâce aux Perses en 538. Mais un grand nombre resta en Mésopotamie et s'y fit une situation.

3. Le départ en exil fut considéré comme un anti-Exode. Moïse avait conduit le peuple hébreu d'Egypte en terre de Canaan. Dieu leur avait demandé d'être fidèles. Leur infidélité eut pour conséquence l'exil hors de la Terre promise. Ils étaient esclaves en Egypte, Dieu les avait libérés. Mais à présent, Dieu les livrait à l'ennemi. C'est dans ce nouveau contexte de servitude que retentit la voix des prophètes, spécialement celle d'Isaïe qui considérait le retour de Babylonie en terre de Canaan comme un nouvel Exode.

4. Cette expérience d'exil suscita une réflexion religieuse dont on trouve la trace dans toute la Bible. Dieu apparaît comme un Dieu de colère et de vengeance. S'il vient visiter son peuple, c'est pour le punir. L'eau, qui était un élément bienfaiteur en Egypte,



était pour la Mésopotamie comme pour le peuple hébreu un élément destructeur. L'inondation du Nil laissait le limon et la fertilité à la terre, mais le Tigre et l'Euphrate furent à l'origine d'un déluge qui détruisit toute âme vivante (Gn 6,13) à l'exception de Noé, sa famille, et ses proches. On comprend l'influence de la pensée mésopotamienne sur la Bible.



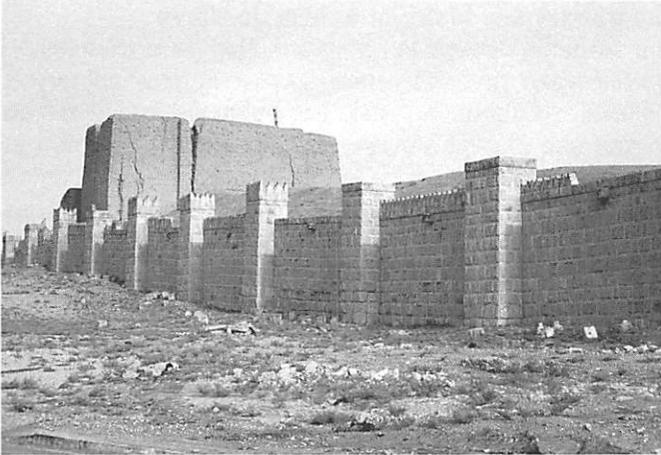
Ecriture cunéiforme, Uruk

5. Dans ce climat, nous pouvons considérer Gn 1-11 comme une relecture des traditions de l'Iraq ancien. Enuma Elish (quand dans les hauteurs) parle de la victoire de Marduk sur Tiamat. La Bible, elle, montre que le Tehom est en fait de l'eau qui sera « couvée » par l'esprit de Dieu. C'est d'elle que sort tout être vivant. Pour Atrahasis, la création de l'homme a pour but de décharger les dieux mineurs de leurs travaux pénibles. Alors que la Bible parle avec amour de la

création de l'homme, puis de la femme, et du mariage où les deux ne font qu'une seule chair. Le déluge devient un dialogue entre l'homme pécheur et le Dieu Saint. La Tour de Babel est une condamnation des ziggourats, temples à plusieurs étages : ce n'est pas de cette façon qu'on peut atteindre Dieu dans le ciel.

6. Dans ce contexte, l'image de Dieu prend une nouvelle coloration. Dans le monde cananéen, avec l'importance qu'on y attribuait à la pluie et à la fécondité, on l'avait rapproché de Baal. En Mésopotamie, on l'a rapproché de Marduk qui avait mis de l'ordre dans un monde semblable au chaos. Gn 1 s'en inspire : Dieu organisant la création en six jours. Isaïe dira : « Qui a tendu les cieux, et fondé la terre » (51,13).

7. Il y eut des prophètes en Mésopotamie. Si la légende relie Balaam au monde araméen de l'Iraq et de l'Euphrate (Nb 23,7), la recherche situe à Elqosh, en Mésopotamie, l'origine du prophète Nahum. La piété religieuse envoie Jonas à Ninive pour prêcher à des païens sanguinaires le retour à Dieu. Jérusalem n'est pas revenue à Dieu, mais Ninive (près de Mossoul en Iraq) prend le sac et la cendre. Jonas est en colère et aurait bien voulu se venger. Cependant Dieu lui parle de sa miséricorde envers cette ville païenne qui doit être la première étape du retour des païens à Dieu. Enfin Ezéchiel est vraiment, en Iraq, le prophète du peuple en exil. Il est présent auprès du fleuve Kebar, ce canal latéral à l'Euphrate qui va de Babylone à Warka. Enfin, le contexte du livre de Tobie se situe entre Ninive et Ecbatane, ce qui correspond à l'Iraq et à l'Iran. Ce « sage » de la diaspora juive, qui continue à pratiquer la Loi, bien que loin de Jérusalem, est une « reprise » biblique de l'histoire d'Ahiqar dont la sagesse se répandit dans le monde oriental et passa même en Occident avec Esopé. Le livre de Judith nous parle de Nabuchodonosor, roi de Babylone, qui sera vaincu par Bethulie et ne pourra atteindre Jérusalem. Dieu est le plus fort comme dit le psaume 2 : il a remporté la victoire grâce à la foi d'une veuve et non pas par les armes (Za 9,9-10).



Les murs de Ninive

Voilà un bref parcours des rapports existant entre l'Iraq et la Bible. Nous sommes en présence de textes anciens que nous lisons non dans un cadre politique, mais culturel et religieux. Il est vrai que l'Iraq, par les Babyloniens et les Assyriens, va dominer les pays situés à l'ouest de l'Euphrate. Mais la Bible s'inspire plutôt de la richesse d'une pensée et d'une sagesse qui influencent sa manière d'exprimer la Révélation dans un langage humain. Si l'Egypte permit à la Bible de découvrir l'image du Dieu Sauveur, l'Iraq aida les Hébreux à découvrir le Dieu Créateur. Ces deux grands puissances antiques furent deux fontaines où les écrivains sacrés ont puisé abondamment pour exprimer une pensée religieuse dominée par le monothéisme. ■

8. La Mésopotamie est très souvent citée dans la Bible : Aram (Nb 23,7), Aram Naharayim (Gn 24,10 ; Dt 23,5 ; 1 Ch 19,6), Paddan ou Paddan-Aram (Gn 28,2 ; 48,7). Elle s'identifie au pays des Chaldéens. Les villes que l'on retrouve dans l'Iraq contemporain sont : Assour, Ninive, Harran, Babel ou Babylone, Nippur, Shuruppak, Uruk, Ur, Eridu. Elles sont situées sur les bords de l'Euphrate. D'autres, dont Kalah, se trouvent sur le Tigre (Diglat en akkadien), appelé ainsi par les Grecs à cause de ses crues.



La Jordanie dans la Bible

*Pietro Kaswalder, Studium Biblicum Franciscanum – Jérusalem
(membre associé de la Fédération)*

L'actuelle Jordanie est gardienne de plusieurs traditions bibliques qui sont devenues mémoires familières aux croyants. Elles s'étendent de l'Ancien au Nouveau Testament et sont toutes de grande épaisseur historique et théologique.

Dans certains cas, les traditions bibliques ont été fixées par des lieux saints chrétiens, qui en ont perpétué la mémoire jusqu'à nos jours. Parmi ceux-ci, se distingue le mémorial du Mont Nébo dédié à Moïse ; le sanctuaire de Deir Ayn Abata dédié au Patriarche Lot ; le sanctuaire de Mar Elyas dans le wadi Yabis qui rappelle le prophète Elie ; le sanctuaire du wadi Kharrar en mémoire du Baptême de Jésus.

D'autres sanctuaires d'origine biblique sont conflués dans la tradition islamique, comme les sanctuaires de Moïse et d'Aaron dans la région de Petra, c'est-à-dire le wadi Musa et le Jebel Harun.

A l'époque du Nouveau Testament, la Jordanie centro-méridionale était occupée par des nabatéens, un peuple qui descend de Nebayoth fils aîné d'Ismaël. Aux nabatéens, peuple de grande culture, les experts en Bible font remonter les Rois Mages qui arrivèrent à Bethléem à l'occasion de la naissance de Jésus, cf Mt 2,1-12. Du peuple nabatéen sont restés les plus beaux témoignages archéologiques de Petra, Khirbet el-Tannur et de nombreux autres sites.

Les témoignages d'un glorieux passé chrétien sont multiples. La première place revient au mosaïque de l'église de S. Georges à Madaba lequel décrit la Terre Sainte selon les critères chrétiens. Au centre des terres bibliques est placée Jérusalem, la Sainte Ville de la rédemption.

En outre sont nombreuses les églises, les cathédrales et les monastères d'époque byzantine redécouverts à Aila, Petra, Tell Dhiban, Umm er-Rasas, Madaba, Mont Nebo, Tell Hesban, Amman, Gerasa, Pella, Gadara etc. Les diverses expressions chrétiennes présentes aujourd'hui en Jordanie, se considèrent la continuation des premières communautés qui plongent leurs racines dans la période apostolique et de l'église primitive.

La géographie historique de la Jordanie

La Jordanie occupe la partie orientale de la dépression jordanienne, comprise entre la fleuve Yarmuk au nord et le Golfe d'Aqaba au sud. Le fleuve Jourdain, dit en arabe esh-Sheriat el-Kebireh, naît du Mont Hermon et meurt dans la Mer Morte, après avoir formé la Vallée de Hule et le Lac de Tibériade. La Vallée médiane comprise entre le lac de Tibériade et la Mer Morte est appelée en arabe, al-Ghor. La vallée ample et déserte qui lie la Mer Morte au Golfe d'Aqaba est dite au contre Arabah, nom qui indique une steppe.

La région transjordanienne est marquée par des vallées formées de quelques rivières qui ont origine sur la montagne orientale et descendent vers le Jourdain, c'est-à-dire le Zered, l'Arnon, le Yabboq et le Yarmuk. Chaque rivière indiquait dans l'antiquité la limite entre les divers peuples qui se sont établis sur le haut plateau transjordanien.

Aux temps bibliques, la Jordanie accueillait les peuples d'Edom, Moab et Ammon, considérés frères d'Israël à cause des généalogies qui remontent aux temps des Patriarches Abraham, Lot et Jacob, cf Gn 19 ; 36 ; Dt 2,4-5.8.9.18-19.

Pour Moab et Ammon, la descendance dérive du Patriarche Lot, cf Gn 19,30-38. Edom est par contre synonyme de Esaü, et donc frère de Jacob, cf Gn 25,19-34 ; Jg 5,4 ; Am 1,9-11. Dans Gn 28,9, on raconte le mariage d'Esaü avec Mahalat, fille de Ismaël, pendant qu'en Gn 36 on mentionne les généalogies d'Esaü et la liste des premiers rois édomites. De cette manière, l'auteur sacré souligne les affinités entre ce peuple de la Jordanie et le peuple d'Israël. En particulier Elifaz fils d'Esaü est père de Teman, Amalek et de Qenaz, cf Jos 14,6-14 ; 15,17 ; Jg 1,13. A côté d'Edom habitait aussi Madiân, autre fils d'Abraham et Qetoura, cf Gn 25,2.

Peu avant 1000 a.C. les peuples d'Edom, Moab et Ammon devinrent indépendants et développèrent une histoire parallèle à celle d'Israël, fruit des relations de plusieurs effets. Ces peuples partagèrent aussi la fin poli-



tique avec Israël, soumis entre le 7^e et le 6^e siècle a.C. d'abord par les assyriens et enfin par les babyloniens.

A leur place naquirent des civilisations et cultures nouvelles, insérées positivement dans le monde hellénistique. La Nabatéenne, l'*Arabia Petraea*, la Moabitude, l'Ammonitude, la Galaaditude et la Décapole continuèrent dans la tradition d'indépendance économique et politique, jusqu'au moment où la région fit partie de l'empire romain en 106 d.C.

Edom

Le torrent Zered, dit en arabe wadi al-Hasa, indiquait la limite entre Edom et Moab, cf Nb 21,12 ; Dt 2,13. Au sud du Zered, s'étend la région montueuse d'Edom qui dans le passé a reçu les noms de Seir, Gebalene (al Jibal) et al-Hisma (ash-Shara).

Edom signifie rouge et il est probable que le nom dérive de la couleur rougeâtre des montagnes de Petra et du wadi Ramm. Un des plus impressionnants poèmes d'Isaïe, où la couleur rouge du sang se mélange à la couleur rouge de la roche édomite, est dédié exactement à Edom :

***Qui est donc celui-ci qui vient d'Edom,
de Boçra, avec du cramoisi sur ses habits,
bombant le torse sous son vêtement,
arqué par l'intensité de son énergie ?
c'est moi qui parle de justice, qui querelle
pour sauver, cf Is 63,1.***

La capitale historique d'Edom était Petra, appelée aussi Sela et Rekem, cf Jos 13,21. D'autres centres édomites importants au cours de l'histoire ont été Aqaba (Aila), Ezion-Geber, Tawilan, Buseirah (Bozrah), Teiman, Feinan (Punon) et Gharandal (Arindela).

A l'époque hellénistique la région d'Edom était appelée *Arabia Petraea*, distincte de l'*Arabia Deserta* (Arabie Saudite) et de l'*Arabia Felix* (Yemen). Mais son nom principal fut Nabatéenne parce qu'à Petra eut origine le royaume des nabatéens qui a duré du 4^e siècle a.C. jusqu'au 106 d.C. Nebayoth était l'aîné d'Ismaël, cf Gn 25,13.

La religion d'Edom avait comme dieu principal Qows, un nom trouvé dans les inscriptions et ses sceaux. Edom fut soumis par David avec une campagne sanglante qui ne fut plus oubliée, cf Am 1,11 qui parle de sa haine éternelle pour Israël.

Edom resta soumis à Juda jusqu'au temps de Ioram (845 a.C.) quand il devint indépendant. D'abord les assyriens avec Adad Nirari III (800 a.C.) et ensuite les

babyloniens avec Nabuchodonosor (605 a.C.) recevaient le tribut d'Edom, qui fut leur fidèle allié jusqu'à la fin. En 552 a.C. Nabonide entreprit la campagne militaire contre l'Arabie, et en cette occasion Edom cessa d'exister, cf Is 34,5-6 ; 63,1-6.

A l'époque perse et hellénistique les édomites sont connus comme les iduméens qui habitaient le Néguev et la Judée méridionale, où ils se sont déplacés au cours de diverses migrations, cf Ab 19 ; Esd 4,50. L'antique Edom laissait la place aux nabatéens qui ont donné vie à une des plus intéressantes cultures de l'antiquité.

Moab

Le torrent Arnon, dit wadi el-Mujib en arabe, au début constituait la limite entre amorites et moabites, cf Nb 21,13.24.25-26 ; Dt 2,24. Après la victoire d'Israël sur Sihôn le roi des Amorites (cf Nb 21,21-31 ; Dt 2,26-37), le Mishor devint israélite et resta soumis au roi de Samarie jusqu'à la rébellion de Mesha, cf 2 R 3,4-27.

La capitale moabite était Kerak, dite aussi Qir Moab (Is 15,1) ; Qir Hareh (Is 16,4) ; Qir Heresh (Jr 48,31) ; Qir Harehet (2 R 3,25 ; Is 16,7) ; Kharach Moba dans les sources grecques. D'autres villes importantes furent Dhat Ras, Ader, al-Lejjun, Khirbet el-Medeiyneh, Rabba (Aeropoli), al-Qasr, Balua.

La guerre de Mesha, roi de Moab contre Ioram roi d'Israël étendit le royaume de Moab vers le nord jusqu'à Heshbon dans le territoire autrefois habité par les rubénites et par les gadites, cf l'inscription de Mesha et 2 R 3,4-27 ; Is 15-16 ; Jr 48.

Dibon la ville de Mesha, Aroer, Iahas, Bezer, Mefaath (Umm er-Rasas), Ataroth, Main, Madaba, Nébo, Diblataim et Heshbon étaient les principales villes de Moab. Dans le mosaïque de Madaba sont assignés à Moab certaines villes qui ne sont pas identifiées, entre autres Tharais, Betomarsea ou Maiumas, et Aï qui correspond à lie-Abarim de Nb 21,11.

Le dieu principal de Moab était Kemosh (Nb 21,29 ; 2 R 23,13 ; 2 R 24,2 ; Jr 48,13.46) vénéré ensemble avec une Ashtarte ou Asherah ? comme dit la stèle de Mesha :

Kemosh me dit : « Vas !, prends Nébo contre Israël ! » J'allai de nuit et combattis contre elle de l'aube jusqu'à midi. Je la pris et la distribuai toute : sept mille hommes, adultes et enfants, femmes adultes et enfants, et esclaves parce que je l'avais votée à Ashtar-Kemosh, stèle moabite, lignes 14-17.



La fin de l'indépendance de Moab fut causée avant tout par les conquêtes de Tiglat Pilezer III en 732 a.C. et enfin par les conquêtes de Nabuchodonosor en 582 a.C. Les rois moabites Salamanu, Kummusunadbi, Musuri et Kamashaltu payèrent régulièrement le tribut à Ninive. Moab resta sujet fidèle des babyloniens jusqu'à la rébellion organisée par Sédécias, roi de Jérusalem. Mais en 552 a.C. Nabonide soumit pour la dernière fois le royaume de Moab et lui ôta l'indépendance. A cette page de l'histoire peut-être se réfère le poème d'Is 15 :

On monte au temple, à Divon, sur les hauts lieux pour y pleurer. Sur le Nébo et à Madaba, Moab se lamente. Toutes les têtes sont rasées, toutes les barbes sont coupées. Dans les rues, on revêt le sac. Sur les toits et sur les places, tout le monde se lamente et se répand en larmes. Heshbon et Eléale poussent des cris, on entend jusqu'à Yahça. Aussi les soldats de Moab poussent-ils des clameurs et leur âme est sans courage. Mon cœur gémit sur Moab : il y a des fuyards jusqu'à Çoar, la côte de Louhith, on la monte en pleurant et un cri déchirant réveille le chemin de Horonaïm, cf Is 15,2-5.

Après la formation de l'empire perse, la Moabitude devint une des éparchies de la cinquième satrapie, au-delà du fleuve, cf Esd 2,6 ; 8,4 ; 10,30 ; Ne 3,11 ; 7,11. A l'époque hellénistique la Moabitude fut reconquise en partie par les hasmonéens avec Jean Ircane et maintenue sous le contrôle de Jérusalem jusqu'à la mort de Hérode le Grand. Par la suite devint partie intégrante de la *Province Arabe*.

Ammon

La terre d'Ammon était constituée par la région centrale de la Jordanie, étroite autour de la capitale Rabba des ammonites. Il n'est pas facile de définir les contours exacts du royaume d'Ammon par manque de limites naturelles. Au sud il confinait avec Moab et Israël, au nord avec les araméens et avec le Galaad israélitique. Le wadi Hesban pouvait être la limite méridionale des ammonites, cf le texte de Jr 49 qui fait supposer l'élargissement de Ammon jusqu'à Heshbon au cours du 7^e et 6^e siècle a.C.

Les villes ammonites plus importantes se connaissent à partir des textes littéraires et des fouilles, comme Tell el-Umeiri, Sahab, Iraq el-Amir, Tell el-Mazar, Tell Safut, Tell Siran, la Vallée de la Beqaa. A l'époque hellénistique renaquirent les villes de la Décapole, entre autres Gerasa, Capitolia, Abila, Gadara.

Le torrent Yabboq ou wadi ez-Zerqa, divisait en deux secteurs le Galaad, qui était habité en partie par les

israélites et en partie par les ammonites. La vie en commun ne fut jamais facile, cf les guerres contre les ammonites au temps de Iefte (Jg 10,6-11,40 ; Am 1,13), de Saul (1 S 11 ;) et de David (2 S 10-12). Mais aussi la coopération et les alliances politiques entre israélites et ammonites sont multiples. Par exemple Naama épouse de Salomon et mère de Roboam était ammonite, cf 1 R 11,1. Ammon et Juda s'allièrent plus d'une fois contre les oppresseurs externes Jr 7,3 ; Ez 21,25-33.

Le dieu national d'Ammon était Milkom, nom qui signifie 'le roi des dieux'. Le nom Milkom est connu soit dans les textes de l'AT que dans les inscriptions et les sceaux (1 R 11,7 ; 2 R 23,13 ; Jr 49,1-3). Baal, El, Ammu, Adon, Yareah (la lune) étaient les autres divinités vénérées à Ammon. On le déduit des noms de certains rois ammonites trouvés dans les inscriptions, cf Baalis, Hissalel, Amminadab, Adoninur, Yerahazar.

La fin d'Ammon est contemporaine à celle de Moab, sous les coups de la répression babylonienne. Nabuchodonosor en 605 et en 582 a.C. et Nabonide en 552 a.C. mirent fin à l'indépendance d'Ammon, cf Ez 21,25-33. Au cours du 5^e siècle a.C. l'Ammonitude fut insérée dans la cinquième satrapie perse, et cette unité administrative resta en fonction pour toute l'époque hellénistique, cf Ne 2,19 ; 4,1-2 ; 1 M 5,6-7. En 250 a.C. Ptolomé II Philadelphie conquiert Rabbatamana des ammonites et lui changea le nom en Philadelphie, en l'honneur de sa sœur Arsinoe Filadelfia. La capitale ammonite est connue par ce nom jusqu'à la fin de la période byzantine.

A l'époque perse et hellénistique, à l'ouest de la capitale Philadelphie s'était constitué un district autonome, dit BIRTHA ou Tyros, qui était gouverné par la famille des tobiades. Ne 2,19 désigne Tobie 'le serviteur ammonite' et l'énumère avec ses propres ennemis à côté de Gueshem l'Arabe et Sâballat gouverneur de Samarie. Le géographe Zenone d'Alessandrie et Josèphe Flavius décrivent in extenso les vicissitudes de Joseph, de Tobie et de Ircané patrons de Iraq el-Amir (Qasr al-Abd), une région riche d'eau qui se trouve dans le wadi es-Sir. Les fouilles de la forteresse ont en montre un exemple unique d'architecture hellénistique.

Au nord des montagnes de Ajlun, se dénoue la vallée imposante du Yarmuk, ou Sheriat el-Menadireh. Autrefois elle séparait le Galaad du Bashan, pendant que de nos jours sépare la Syrie du royaume hashémite de Jordanie.

Dans le Bashan une fois étaient présents les amorréens de Og, un roi vaincu par Israël, cf Nb 21,33-35 ; Dt 3,1-7. Dans le Bashan s'installèrent quelques groupes de



Manassé, c'est-à-dire Yair, Makir et Nobah, cf Nb 32,39-42 ; Dt 3,8-17 ; Jos 13,29-31. Tout de suite le Bashan tomba sous l'influence du royaume araméen de Damas, cf les guerres araméennes au temps de Acab et ensuite des autres rois de Samarie, cf 1 R 20-22 ; 2 R 6-7.

Les tribus de la Transjordanie : Ruben, Gad et demi-tribu de Manassé

Israël avait conquis la terre des deux royaumes amorrhéens, Sihôn roi de Heshbon, et Og roi du Bashan. Selon la théologie de la terre exprimée par le deutéronomiste, ces amorrhéens doivent disparaître, parce que leur terre est destinée aux israélites. Moïse a assigné la terre des amorrhéens, comprise entre l'Arnon et le Mont Hermon, aux groupes de Ruben, Gad et à la demi-tribu de Manassé.

Ruben et Gad s'installèrent dans le Mishor moabite et dans le Galaad méridional, dans les villes de Aroer, Dibon, Mefaat, Bezer, Iahas, Atarot, Qiryataim, Main, Madaba, Nébo, Bet Peor, Heshbon, Bet Haram, Bet Nimra, Iazer, Mahanaym, Succot, Safon etc., cf Nb 32,3.34-38 ; Jos 13,15-28.

Les manassites émigrèrent dans le Galaad septentrional et dans le Bashan, dans les villes de Ramot-Galaad, Argob, Nobah, dans les Villages de Yair, à Ashtarot et Edrei, cf Nb 32,39-42 ; Jos 13,29-31.

Esäü et Jacob, frères et ennemis réconciliés

Sur les montagnes de Galaad sont situés deux épisodes significatifs de réconciliation, celui entre Laban et Jacob (Gn 31) et celui entre Jacob et Esäü (Gn 32-33).

Les liens entre Esäü et Jacob/Israël sont décrits avec des pages particulièrement denses de surprises. Le peuple d'Edom est identifié avec Esäü, le frère aîné de Jacob. Comme pour dire, Edom et Israël sont frères mais aussi adversaires. Jacob avait réussi avec l'aide de la mère Rébecca à soustraire la primogéniture au frère aîné et la bénédiction du père Isaac, cf Gn 25,29-34 et 27. Pour ces motifs Esäü avait pris en haine son frère et le voulait tuer.

La rencontre de réconciliation entre Esäü et Jacob avait été précédé par celui entre Laban et Jacob, cf Gn 31. Jacob avait épousé les filles de Laban, Léa et Rachel et avait eu avec elles les premiers 11 fils.

Le voyage de Jacob en Mésopotamie s'était conclu par ou avec la rencontre qui aurait changé le destin de Jacob. Avant tout, il s'était réconcilié avec son oncle Laban. Ensuite, il s'était réconcilié aussi avec Dieu, au bout d'une lutte mystérieuse et terrible sur la rive du

Yabboq, cf Gn 32,23-33. Dans cet épisode Jacob eut le nom changé et devint Israël. Il ne lui restait plus qu'à se réconcilier avec son frère Esäü.

Jacob, pour se sauver de la colère de son frère Esäü avait remonté la vallée du Yabboq pour se réfugier dans le pays d'Aram, chez son oncle Laban, cf Gn 28-29. Par la suite de retour par le même chemin vers le Canaan, fut suivi par Laban parce que Rachel lui avait volé les *terafim* ou idôles domestiques. La rencontre entre Jacob et Laban advint sur les montagnes de Galaad, au nord du Yabboq. Après une longue dispute, les deux se mirent d'accord et établirent une alliance. La rencontre indique un pacte de bon voisinage entre les israélites du Galaad et les araméens de Laban, cf Gn 31,22-54. En effet à partir de ce moment, les araméens descendants de Laban et les israélites descendants de Jacob vécurent en territoires indiqués par des limites bien définies et sûres. L'histoire de Jacob qui passe le long du fleuve Yabboq constitue une justification juridique à la possession du Galaad de la part de ses descendants, les manassites et les gadites.

Pour sa part, Esäü était stablement installé dans la terre de Seir, ou Edom, cf Gn 32,4. La réconciliation entre les deux frères éponymes advint sur les rives du Yabboq, le wadi Zerqa qui a ses origines à Amman.

Jacob reconnaît les droits de son frère Esäü, il se déclare son serviteur et de cette façon gagne son désir de vengeance :

Lui-même (Jacob) passa devant eux et se prosterna sept fois à terre jusqu'à ce qu'il se fut approché de son frère. Esäü courant à sa rencontre, l'étreignit, se jeta à son cou et l'embrassa ; ils pleurèrent, cf Gn 33,3-4.

Esäü retourna dans son pays de Seir/Edom, pendant que Jacob/Israël se dirigea vers Succot et Bethel dans la terre de Canaan. Les limites entre Edom et Israël sont aussi ainsi établies : Edom habite en orient, Israël en occident de la Vallée du Jourdain, cf Gn 33,12-17.

Les chemins de l'exode en Jordanie

Israël conserve des souvenirs limpides de son passage à travers les steppes de la Jordanie durant la période de l'exode de l'Égypte, cf Nb 20-21 ; 33 ; Dt 1-3 ; 34.

L'étape de Punon est localisée dans la région de Feinan, une vaste minière de cuivre qui se trouve dans le secteur oriental de l'Arabah, cf Nb 21,4-9 ; 33,42-43. La rébellion des israélites fut punie par la morsure des serpents, mais par intercession de Moïse, le Seigneur



accorda un signe de guérison, le serpent levé. Le symbole devient réalité de salut dans les paroles de Jésus :

Et comme Moïse a élevé le serpent dans le désert, il faut que le Fils de l'homme soit élevé afin que quiconque croit ait, en lui la vie éternelle, cf Jn 3,14-15.

Durant le passage d'Israël en Transjordanie, le prophète païen Balaam avait été invité par le roi Balaak. Mais au lieu de maudire, Balaam a prophétisé en faveur d'Israël des hauteurs de Bamot Baal, cf Nb 22-24. Il convient de rappeler qu'à Tell Deir Allah, situé dans la Vallée du Jourdain, a été creusé un sanctuaire du 8^e siècle a.C. qui avait sur les parois des fragments des inscriptions araméennes de Bileam, Ben Peor. La découverte signifie que les traditions de Balaam étaient bien fixes dans la mémoire des peuples transjordaniens et avaient été transmises pour plusieurs siècles dans des sanctuaires locaux.

La mémoire de Moïse sur le Mont Nébo

L'exode d'Israël de l'Égypte se conclut sur la rive orientale du Jourdain, dans les Steppe de Moab, en face de Jéricho. L'étape finale du voyage vers la liberté indique aussi la perte du grand condottiere et prophète, Moïse. Après Miriam à Qadesh Barnea et Aaron sur le Mont Hor, Moïse doit aussi mourir, pour permettre au peuple de faire son entrée dans la Terre Promise. Seul Josué pourra entrer comme guide du peuple purifié et bien disposé. En effet, aux pieds des pentes du Pisga, c'est-à-dire du Mont Nébo, est consigné à Israël la 'seconde loi' c'est-à-dire le livre du Deutéronome, qui suit et approfondit la première Loi, celle donnée au Sinaï, cf Dt 4,44-46 ; 28,69.

La mort de Moïse sur le Mont Nébo conclut la page glorieuse de la libération de l'Égypte et prépare l'entrée d'Israël dans la Terre Promise, cf Dt 34,1-7. Du Mont Nébo, qui se tend comme un balcon sur la Vallée du Jourdain, Moïse avait contemplé de près la terre de la promesse. Il avait tant désiré y entrer, mais cela ne lui fut pas permis :

Alors j'ai imploré la faveur du Seigneur : permets que je passe de l'autre côté et que je voie le bon pays qui est au-delà du Jourdain, cette bonne montagne et le Liban. Mais le Seigneur s'est mis en fureur contre moi à cause de vous, et il ne m'a pas écouté, cf. Dt 3,23-24 et 25-26 surtout.

Par son péché et par solidarité avec le peuple confié à sa conduite, Moïse n'y a pas pu entrer. Son objectif a été pris en consigne par les anges et a été enterré dans la vallée en face de Bet Peor, mais nul ne sait où est sa tombe.

La mémoire du prophète Moïse, érigée par des chrétiens d'époque byzantine à Ras Siagha, est une hérédité suggestive du voyage d'Israël vers la terre promise.

Ruth, la moabite, grand-mère du roi David

La dynastie davidique plonge les racines dans le peuple de Moab, du moment où la grand-mère de David, Ruth était justement originaire de ce pays, cf Rt 1,4 ; 4,10. Le livre de Ruth raconte comment Elimelech de Betléem avec sa femme Noémi, avait dû émigrer en terre de Moab à cause d'une pénurie. Après sa mort, ses deux fils avaient épousé les moabites Orpa et Ruth.

A la mort de leur deux maris, Noémi décida de retourner à Betléem. Ruth partit avec elle, et Orpa rentra dans sa famille moabite. A Betléem, Ruth se mit à glaner dans les champs de Booz, qui la remarqua et la prit comme femme. De Ruth naquit Obed, qui engendra Jessé le père de David.

Au moment du danger, David demanda au roi de Moab, son ami de garder ses parents, menaces par le roi Saül :

Permits à mon père et à ma mère de venir se joindre à vous jusqu'à ce que je sache ce que Dieu fera pour moi, cf 1 S 22,3-4.

Les guerres de David contre les ammonites

Les guerres d'expansion du roi David sont enrichies par des épisodes venus durant le siège de Rabba des Ammonites, la capitale de l'ancien royaume d'Ammon, cf 2 S 8 ; 10-12. Durant le siège, David se passionne de Bethsabée, la femme de son général Urie d'origines hittites, et pour cette raison le fit tuer, cf 2 S 11.

Le péché de David fut découvert par le prophète Nathan, envoyé pour annoncer la punition divine. David se repentit de sa faute commise et paya avec la mort de ce fils. Le second fils ne de Bethsabée est Salomon, qui sera l'héritier au trône de Jérusalem.

Par un destin cruel, un autre fils très aimé David, Absalom de Maaka princesse de Geshur, trouva la mort dans le Galaad, cf 2 S 15-18. La rébellion d'Absalom a contraint David à se réfugier au-delà du Jourdain, pour trouver appui chez les israélites du Galaad, chez les ammonites et les araméens ses alliés. La bataille eut lieu dans la forêt d'Efraïm, où Absalom resta empêtré avec ses longs cheveux dans les branches d'un térébinthe. Gioab, le transperça avec trois dards, cf 2 S 18,14-15.



La guerre de Mesha, roi de Moab

Un épisode qui décrit les rapports entre Moab et le royaume d'Israël est décrit soit dans l'AT (cf 2 R 3,4-27) soit dans les inscriptions du roi moabite Mesha. La stèle moabite fut trouvée à Tell Dhiban vers 1868 par le pasteur protestant F.C. Klein :

Je suis Mesha, fils de Kemosh[yat] roi de Moab le dibonite. Mon père régna 30 ans sur Moab et moi je régnai après mon père. J'ai fait ce haut lieu pour Kemosh en QRÓO haut lieu de salut parce qu'il m'a libéré de tous les assaillants et m'a fait prévaloir sur mes ennemis. Quant à Omri roi d'Israël, il opprima Moab pour beaucoup de temps parce que Kemosh était en colère avec sa terre, stèle moabite, stèle moabite, lignes 1-6.

La stèle, présentement gardée dans le musée de Louvre à Paris, raconte comment Mesha s'était rebellé au fils de Acab, Ioram roi de Samarie, et avait occupé le Mishor jusqu'à Madaba. L'inscription confirme soit la soumission de Moab aux rois de Samarie qui a duré jusqu'à la moitié du 9^e siècle a.C., soit son indépendance obtenue avec la guerre de Mesha. Le texte moabite reporte les noms de plusieurs villes du territoire compris entre le wadi Mujb (l'Arnon) et la ville de Madaba.

Parmi les autres choses, l'inscription parle de la route de l'Arnon, ce qui veut dire de la Via Regia qui traversait en sens longitudinal toute la Jordanie, d'Aqaba jusqu'à la Syrie. En territoire moabite la Via Regia touchait Aroer la ville sur le bord du fleuve, Dibon, Madaba, Heshbon, les villes principales du Mishor, cf Nb 33,44-49.

A l'époque romaine cette artère internationale était appelée *Via Nova Traiana*, en souvenir de l'annexion du royaume des nabatéens avenue en 106 d.C.

Le Mishor, dit al-Qura dans la géographie arabe, était disputé entre Moab et Israël depuis les temps de Moïse. En Nb 21,27-30 nous trouvons un texte poétique très ancien qui décrit la conquête de Heshbon de la part des israélites :

C'est pourquoi les poètes disent : 'venez à Heshbon ! Qu'elle soit rebâtie et restaurée, la ville de Sihôn, une flamme qui a dévoré Ar en Moab, les seigneurs des hauteurs de l'Arnon. Malheur à toi Moab ! Tu es perdu peuple de Kemosh ! De ses fils on a fait des fuyards et de ses filles les captives du roi amorite Sihôn ! Nous les avons percés de flèches ; de Heshbon jusqu'à Dibon tout a péri ; nous avons ravagé jusqu'à Nofah, tout ce qui s'étend jusqu'à Madaba, cf Nb 21,27-30.

Le Mishor qui est un haut plateau fertile et adapté au pâturage, est par la suite disputé entre ammonites et israélites au temps du juge Iefté (cf Jg 10,6- 11,40), et enfin au temps des conquêtes assyriennes et babyloniennes.

Après la fin du royaume moabite par l'entremise des babyloniens en 587 a.C., le Mishor fut occupé par les ammonites. Contre cette expansion qui décrète la disparition des israélites en Transjordanie, parle l'oracle de Jérémie :

Pourquoi Milkom hérite-il de Gad et son peuple en habite-il les villes ? Eh bien ! Des jours viennent – oracle du Seigneur – je vais faire retentir à Rabba les fils d'Ammon le hurra de guerre, cf Jr 49,1 -2.

Elie, le Tishbite

Elie, le prophète défenseur indomptable du yahwisme provient de Tishbé, village du Galaad, cf 1 R 17,1-6. Appelé par le Seigneur, Elie se réfugia dans le torrent Cherit, qui est en orient du Jourdain. Les corbeaux lui apportaient le pain le matin, et la viande le soir. Le torrent Cherit est identifié par le wadi labis, qui maintient le nom biblique de labesh de Galaad, cf 1 S 11,1-9 ; 2 S 2,1-7.

Le terme Galaad recourt dans plusieurs expressions géographiques de l'AT, avec des significations variables selon les époques. On note un progressif élargissement du sens géographique du terme Galaad. Avant tout, il indique la région montagneuse placée au sud-ouest de Rabba des ammonites, ensuite tout le territoire israélite compris entre le wadi Hesban et le wadi Zerka. Enfin, il indique tous les territoires israélites placés à l'est du Jourdain, de l'Arnon jusqu'au Bashan. Le Galaad avait été assigné par Moïse en partie aux gadites, en partie aux manassites, cf Nb 32,3. 34-38 ; Dt 3,12-17 ; Jos 13,8-33.

La ville principale du Galaad était Ramot-Galaad, capitale du district administratif (cf 1 R 4,13). Ramot-Galaad est mentionné dans les inscriptions de Tiglat-Pilezer III, au moment de l'annexion assyrienne.

La mort de Jean-Baptiste à Macheronte

Durant l'époque hellénistique, la Transjordanie était subdivisée en quelques régions administratives qui avaient les noms de Nabatée, Moabitude, Pérée, Ammonitude et Galaaditude. En 63 a.C. s'ajouta la Décapole, que Pompée avait instituée pour sauvegarder le caractère hellénistique de certaines villes, parmi lesquelles Philadelphie (Amman), Gerasa, Pella, Gadara, Abila. A l'époque hérodienne la Pérée était unie à la Judée, mais à la mort d'Hérode le Grand, avait été attribuée à Hérode Antipas, tétrarque de Galilée.



Le martyr de S. Jean Baptiste à cause de la vérité, eut lieu à Macheronte, le palais et forteresse hérodiennne qui se trouve sur le côté méridional du wadi Zerka Main, aux limites méridionales de la Perea. La forteresse de Macheronte protégeait la limite du territoire d'Hérode Antipas de façon particulière contre les nabatéens.

La nouvelle de la mort du Baptiste est donnée dans tous les Evangiles, mais le lieu de la mort n'est pas précisé, cf Mc 6,17-29 ; Mt 14,3-12 ; Lc 3,19-20.

Jean disait à Hérode : « il ne t'est pas permis de garder la femme de ton frère. ». Aussi, Hérodiade le haïssait et voulait le faire mourir, mais elle ne le pouvait pas, car Hérode craignait Jean, sachant que c'était un homme juste et saint, et il le protégeait. Quand il l'avait entendu, il restait fort perplexe ; cependant il l'écoutait volontiers. Mais un jour propice arriva lorsque Hérode, pour son anniversaire, donna un banquet à ses dignitaires, à ses officiers et aux notables de Galilée.

La fille de cette Hérodiade vint exécuter une danse et elle plut à Hérode et à ses convives. Le roi dit à la jeune fille : « demande-moi ce que tu veux et je te le donnerai ». Et il lui fit ce serment : « tout ce que tu me demanderas, je te le donnerai, serait-ce la moitié de mon royaume ». Elle sortit et dit à sa mère : « que vais-je demander ? » Celle-ci répondit : « la tête de Jean le Baptiste », cf Mc 6,18-24.

L'historien juif Josèphe Flavius insère la nouvelle du martyr de Jean Baptiste dans le contexte de la guerre entre Areta IV roi des nabatéens, et le tétrarque de Galilée et Perea, Hérode Antipas. L'éclatement de la guerre avait parmi ses causes la répudiation de la femme légitime d'Hérode Antipas, Shaudat fille du roi des nabatéens, en faveur de Hérodiade.

Josèphe Flavius tout comme les Evangiles reporte la renommée d'homme juste que le Baptiste avait auprès de tout le peuple. Pour cela, la défaite fut interprétée comme une punition divine pour avoir mis à mort un innocent.

Le lieu du martyr du Baptiste est identifié avec la forteresse de Jebel Mishnaqa, situé à quelque distance du village de Meqawer qui rappelle le nom ancien de Macheronte. Les fouilles du Studium Biblicum Franciscanum de Jérusalem ont remis en lumière les phases de la forteresse hasmonéenne et hérodiennne, et en particulier le triclinium, la scène de la danse de Salomé devant les convives d'Hérode Antipas.

Le Baptême de Jésus : Béthanie au-delà du Jourdain

Aux temps de Jésus, qui voulait aller de la Galilée vers Jérusalem, pouvait traverser la Samarie, mais avec certains risques, cf Jn 4,1-42. Le chemin plus suivi était par contre celui à travers la Pérée, qui offrait un passage sûr et plus facile. En face de Jéricho, on offrait la possibilité de traverser le Jourdain et de remonter le long de la route entretenue par l'administration hérodiennne et romaine.

Le NT situe divers passages de Jésus et des Apôtres en Pérée, nom qui dérive de l'expression biblique 'au-delà du Jourdain', voir Mt 19,1 qui utilise exactement cette expression. A l'occasion du dernier voyage vers Jérusalem, soit Marc soit Luc suivent précisément le parcours de la Galilée, à travers la Pérée et vers Jéricho, cf Mc 10,46 et Lc 18,35. Selon Mt 3,1-17 Jean-Baptiste prêchait et baptisait aux alentours de Jéricho : Alors Jérusalem, toute la Judée et toutes les régions du Jourdain se rendaient auprès de lui ; ils se faisaient baptiser par lui dans le Jourdain en confessant leurs péchés, cf Mt 3,5-6.

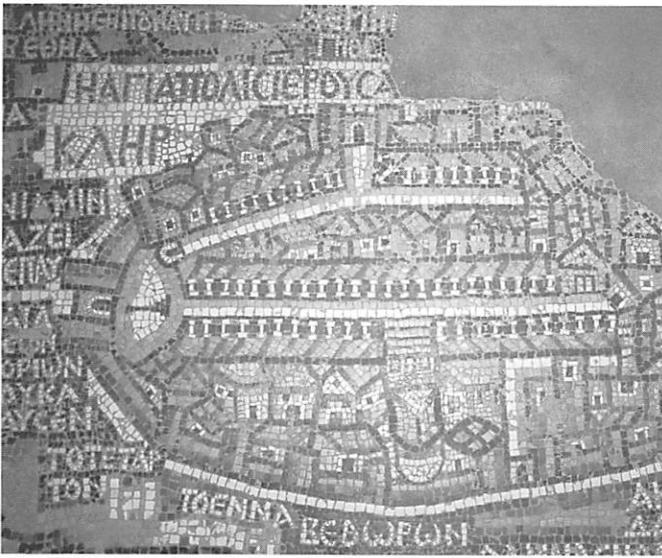
Jn 1,28 précise que Jean Baptiste œuvrait aussi à 'Béthanie, au-delà du Jourdain'. En époque byzantine, comme indique le mosaïque de Madaba, sur le lieu du baptême avait été construit un sanctuaire. La légende du mosaïque dit : 'Bethabara, le saint lieu du Baptême de Jean'. C'était un lieu de pèlerinage durant les premiers siècles chrétiens, comme soulignent S. Jean Mosco et le pèlerin Teodosio.

Bethabara ou Sapsafas a été identifié dans le wadi Kharrar, peu à l'est du Jourdain en face de Jéricho, et est devenu étape du pèlerinage de Jean Paul II au Jourdain (Mars 2000).

La première Eglise se réfugie à Pella, dans la Décapole

Le dernier rappel de la Jordanie qui remonte à l'époque apostolique concerne Pella, aujourd'hui Tabqat Fahil. Eusèbe de Césarée rappelle qu'à la veille du siège de Tite contre Jérusalem en 70 d.C., la première communauté chrétienne se réfugia à Pella dans la Décapole. De cette manière la première Eglise sépara son propre destin de celui de la Judée.

Pella montre encore aujourd'hui des signes imposants de la présence chrétienne à l'époque byzantine. Sont visibles les restes de deux grandes basiliques, partiellement creusées, abîmées par le tremblement de terre du 749 d.C. qui détruisit toutes les principales villes de la Pérée et de la Décapole.



Mosaïque de Madaba représentant Jérusalem

Bibliographie

A.H. van Zyl, *The Moabites*, Leiden 1960.

M. Ottosson, *Gilead. Tradition and History*, Lund 1969.

J.F.A. Sawyer-D.J.A. Clines (edd.), *Midian, Moab and Edom. The History and Archaeology of Late Bronze and Iron Age Jordan and North-West Arabia*, Sheffield 1983.

J.R. Bartlett, *Edom and the Edomites*, Sheffield 1989.

A. Dearman (ed.), *Studies in the Mesha Inscription and Moab*, Atlanta, 1989.

P.A. Kaswalder, *La disputa diplomatica di Ietto, (Gdc 11,12-28). La ricerca archeologica in Giordania e il problema della conquista*, Jerusalem 1990.

P. Bienkowski (ed.), *Early Edom and Moab. The Beginning of the Iron Age in Southern Transjordan*, Sheffield 1992.

U. Hubner, *Die Ammoniter. Untersuchungen zur Geschichte, Kultur, und Religion eines Transjordanischen Volke im 1. Jahrtausend v. Chr.*, Wiesbaden 1992.

M. Piccirillo-E. Alliata, *Umm al-Rasas Mayfaa, I. Gli scavi del complesso di Santo Stefano*, Jerusalem 1994.

M. Piccirillo, *The Mosaics of Jordan*, Amman 1994.

P.B. MacDonald, *Ammon, Moab and Edom*, Amman 1994.

M. Piccirillo-E. Alliata, *Mount Nebo. New Archaeological Excavations 1967-1997*, Jerusalem 1998.

Piccirillo M.-Alliata E. (a cura di), *The Madaba Map Centenary 1897-1997. Travelling Through the Byzantine Umayyad Period. Proceedings of the International Conference Held in Amman, 7-9 April 1997*, Jerusalem 1999.

P. Kaswalder-E. Bosetti, *Sulle orme di Mosè. Egitto, Sinai, Giordania. Nuova guida biblica e archeologica*, Bologna 2000. ■



L'Eglise évangélique au Liban, en Syrie et en Turquie

Habib Badr, Pasteur de l'Eglise évangélique nationale de Beyrouth, Liban

L'Eglise évangélique au Liban et en Syrie fait partie de la communion mondiale des Eglises nées de la Réforme protestante survenue au XVI^e siècle en Europe. Au début du XIX^e siècle, des missionnaires appartenant surtout à la branche réformatrice de la Tradition réformée (presbytériens et congrégationalistes) vinrent des Etats-Unis d'Amérique (mais aussi de Grande-Bretagne, d'Allemagne et d'Ecosse) au Moyen-Orient pour y répandre le message fondamental de la Réforme. Ils s'établirent très rapidement à l'intérieur de l'Empire ottoman et Beyrouth, qui à l'époque n'était qu'un petit port, s'avéra bientôt être un lieu stratégique très important pour leurs futures activités missionnaires.

En 1823, les missionnaires achetèrent une petite maison dans le quartier de *Zqaq al-Blat*, à l'extérieur donc des murs de la ville de Beyrouth. Petit à petit, ils achetèrent d'autres terrains et bâtirent de nouveaux locaux à l'intérieur et autour de cette zone, c'est ce qu'on appela « L'enclos de la mission ».

Les missionnaires dirigèrent bientôt leurs efforts sur le littoral libanais et syrien, en direction du mont Liban et des principaux territoires de la Syrie intérieure. En 1830, une antenne de la mission de Beyrouth s'implanta à Istanbul et commença son travail parmi les Arméniens installés en Turquie. Cette mission s'avéra très fructueuse. Tant et si bien qu'au milieu des années 1840, de nombreux convertis autochtones formèrent des communautés en divers endroits. La première d'entre elles fut l'Eglise évangélique arménienne d'Istanbul (1824), suivie par la paroisse de Beyrouth (1848). Puis d'autres communautés virent le jour en Turquie, au Liban et en Syrie.

Assez rapidement, les missionnaires ressentirent la nécessité de créer des écoles primaires et secondaires pour éduquer les membres de la communauté qui le désiraient ou ceux qui étaient attirés par leur enseignement et leur style de vie évangélique. Lire, étudier et prêcher la Bible sont des activités centrales dans la vie des communautés évangéliques. Partout où des protestants se sont installés, ils ont créé (au moins) une école de niveau élémentaire à côté de l'Eglise. L'une des réal-

isations les plus significatives à cet égard fut la fondation de deux écoles de filles : l'une près d'Istanbul en 1833 et l'autre dans L'enclos de la mission à Beyrouth en 1835. Ce furent les premières de ce type dans tout le Moyen-Orient. Au cours des cent cinquante ans qui suivirent, de nombreuses autres écoles furent ouvertes dans tout le Liban, en Syrie, en Turquie. La première école de filles de Beyrouth fondée en 1835 fonctionne encore aujourd'hui comme institution mixte ; elle a été déplacée à Rabiya, au nord de Beyrouth.

Les efforts éditoriaux de la mission nécessitaient une imprimerie : il s'agissait de répondre aux besoins d'un public de lecteurs toujours plus nombreux. C'est ainsi que le département arabe de l'American Press, alors basé sur l'île de Malte, fut transféré à Beyrouth et s'installa dans L'enclos de la mission ; quant au département arménien, il le fut à Istanbul en 1834. Tout au long du XIX^e et au début du XX^e siècle, ces imprimeries comptèrent parmi les maisons d'édition les plus influentes du monde arabe et arménien. Elles contribuèrent grandement au développement de la langue arabe et à la renaissance religieuse et littéraire arménienne au milieu du XIX^e siècle. Les réalisations les plus durables en ce domaine furent les traductions de la Bible à partir des langues originelles, en arabe et en arménien, qui parurent au cours des années 1860 à Beyrouth et à Istanbul. Elles sont toujours utilisées dans les Eglises évangéliques.

Le besoin se fit bientôt sentir de former des pasteurs et travailleurs ecclésiaux autochtones, en leur donnant une solide formation universitaire imprégnée de la tradition *réformée*. Ces hommes et ces femmes étant destinés à prendre finalement la relève des missionnaires étrangers. C'est ainsi que la décision fut prise de fonder des séminaires théologiques : à Bebek en Turquie (1844) et dans la ville de 'Abaih au mont Liban (1846). Au début du XX^e siècle, plusieurs séminaires arméniens furent fermés en Turquie à cause de la persécution qui frappa les chrétiens arméniens dans ce pays. Leurs biens furent transportés à Beyrouth et il y eut fusion avec le séminaire de cette ville, ce qui donna naissance à l'*Ecole de Théologie du Proche-Orient* en 1834. La



nouvelle institution déménagea dans L'enclos de la mission à *Zqaq al-Blat* où elle était encore au début des années 1970. Aujourd'hui, elle se trouve dans un bâtiment beaucoup plus moderne à Ras Beyrouth.

Pendant la première période, la vie liturgique des missionnaires et de leurs quelques convertis fut une expression indigène des pratiques et modalités culturelles de la *Réforme*, héritées du XVI^e siècle. Au début, les offices se célébraient en arabe et en arménien dans la maison des missionnaires. Avec l'augmentation des convertis, il fallut construire des lieux de culte où les fidèles puissent se rassembler régulièrement pour les célébrations de la parole et des sacrements. La seconde moitié de ce XIX^e siècle vit la population des villes côtières, au Liban surtout, s'accroître sous la poussée d'une migration venue des campagnes. Ce mouvement auquel s'ajoutèrent les vagues d'immigrants arméniens venus de la Turquie au Liban et en Syrie, entraîna une très forte croissance des communautés évangéliques autochtones dans les villes libanaises et syriennes. Plusieurs projets furent élaborés en vue de la construction d'églises pouvant accueillir des communautés toujours plus nombreuses, en particulier à Beyrouth.

Au milieu du XIX^e siècle, les autorités ottomanes reconnurent officiellement la *Communauté protestante*. Elle put jouir alors des mêmes avantages politiques et socio-économiques que les autres Communautés chrétiennes. D'où la prise de conscience chez les évangéliques que pour favoriser le plein développement de la société à l'intérieur de l'Empire ottoman, il fallait préparer et former une génération de gens professionnellement compétents et toute une classe d'hommes et de femmes instruits, capables de vivre en bons citoyens. L'idée du *Collège Robert à Istanbul* et du *Collège protestant syrien à Beyrouth* était née. Ils virent respectivement le jour en 1864 et 1866. L'exode arménien hors de la Turquie fit perdre au Collège Robert une grande part de son originalité première. Quant au Collège de Beyrouth, il prit le nom, au début des années 1920, d'*Université américaine de Beyrouth* (AUB), laquelle ne cessa de grandir en effectif et en prestige.

Aujourd'hui la direction et la politique de l'université sont totalement indépendantes de la communauté évangélique, mais elle est toujours considérée comme la meilleure université du monde arabe. En 1924, l'Eglise presbytérienne des Etats-Unis fonda un institut universitaire consacré à l'éducation des femmes. On choisit comme lieu d'implantation le sommet de la colline qui domine le vieux phare de Beyrouth. C'est encore là que se trouve aujourd'hui le campus. Plus tard, l'institut perdit son caractère religieux, un peu comme l'AUB, et son nom fut changé en Institut universitaire féminin de Beyrouth. Aujourd'hui, avec ses deux campus supplémentaires à Byblos et Sidon, elle est appelée *l'Université américaine du Liban*.

Outre les églises, les écoles et les universités, plusieurs hôpitaux furent fondés par la communauté évangélique du Liban. *L'Hôpital universitaire américain*, avec ses bâtiments impressionnants à Ras Beyrouth, tranche par le côté monumental de la réalisation. *L'hôpital Asfourieh* (pour les handicapés mentaux) a été autrefois une institution évangélique ; l'Eglise presbytérienne locale assure encore le fonctionnement et la direction de *l'hôpital Hamlin* à Hammana, mont Liban. La communauté anglicane s'occupe du *Centre Saint-Luc pour les handicapés mentaux* (à Mansourieh). D'autres institutions à caractère social, comme des orphelinats (à Kirbet Qanafar, à Mansourieh et Theopolis) ou l'Ecole évangélique pour les mal-voyants (à Jdeidet Al-Metn), manifestent également l'engagement de la communauté évangélique en vue de promouvoir une société meilleure au Liban.

A l'aube du XX^e siècle, de nouvelles agences missionnaires évangéliques envoyées par les Eglises d'Occident se sont implantées au Liban. Comme celles qui les ont précédées, toutes ces Eglises ont cherché à offrir leurs services dans les domaines de l'éducation, des soins, de la promotion sociale et de la culture, tout en diffusant la foi réformée. Parmi celles-ci, il faut mentionner la *Société des Amis (Quakers)*, *l'Eglise baptiste*, *L'Eglise de Dieu*, *L'Eglise de l'alliance*, *L'Eglise du Nazaréen* et *l'Eglise des frères*. La plupart de ces dénominations possèdent et gèrent des établissements



d'enseignement secondaire et un séminaire pour la formation des agents pastoraux et des pasteurs.

Il faut dire aussi que depuis la création de l'Etat d'Israël en 1948, un grand nombre de protestants, surtout *anglicans* (épiscopaux), ont cherché refuge au Liban. Ils ont établi une petite paroisse avec son lieu de culte, dans la baie Saint-Georges à Beyrouth.

La présence d'une telle diversité de dénominations évangéliques est une expression authentique du principe fondamental de la Réforme, à savoir la liberté des chrétiens par rapport à la structure et à la politique générale de l'Eglise historique visible. La variété de ces Eglises et de ces groupes cependant s'accorde mal ou ne correspond pas exactement au mode d'organisation habituel du christianisme oriental, plus hiérarchique et centralisé par nature. Pour faire face à cet aspect de la réalité, les Eglises évangéliques présentes en Syrie et au Liban se sont constituées, en 1937, en un *Conseil suprême de la Communauté évangélique de la Syrie et du Liban*, qui leur sert d'organisme représentatif et d'interlocuteur unique avec les Etats libanais et syriens, ainsi qu'avec les autres entités religieuses du pays. Aujourd'hui le siège de ce Conseil, présidé par le *Rev. Dr Salim Sahiouny*, est à Rabiya El-Metn au Liban.

L'Eglise évangélique au Liban a joué un rôle de pionnier en initiant le mouvement œcuménique au Moyen-Orient et en établissant un *Conseil des Eglises du Moyen-Orient*. C'est dans cette perspective œcuménique que l'Eglise évangélique perçoit son identité aujourd'hui, dans cette partie du monde. Et elle attend avec ferveur et dans l'espérance le jour où toutes les Eglises du Christ, ici au Moyen-Orient, pourront donner un témoignage d'unité dans la confession d'une même foi à l'unique Seigneur, en recevant un même baptême et en communiant au Corps et au Sang de Dieu, incarné en Jésus Christ.

(Trad.: E. Billoteau)



Brève histoire du mouvement des Sociétés Bibliques au Moyen-Orient

Tom Hoglindet, Nuha Melhem

Le mouvement des Sociétés bibliques a commencé en Angleterre et au Pays de Galles ; la Société Biblique britannique et étrangère (BFBS) fut fondée en 1804. C'est à la même époque que nous en découvrons la toute première émergence au Moyen-Orient. Dans l'une de ses premières lettres, datée du 11 mars 1824 et envoyée d'Alep, Mr Benjamin Barker (un représentant de la BFBS) fait le compte rendu suivant.

« Le 30 janvier dernier, juste avant de quitter Smyrne, j'ai eu la joie de vous écrire. Je suis maintenant heureux de pouvoir vous annoncer que je suis bien arrivé à Alep, après un voyage bref mais mouvementé de Smyrne à Lattaquié.

« Le jour où j'ai embarqué sur un navire marchand français pour quitter Smyrne, le capitaine et les officiers m'ont remercié pour la Bible en français offerte à chacun d'eux. Ils m'ont dit être particulièrement reconnaissants car c'est un livre qu'ils désiraient avoir depuis longtemps. J'ai appris à Lattaquié que les cent douze volumes de l'Écriture Sainte en arménien que j'avais envoyés de Smyrne ont été vendus.

« Le seul endroit un peu connu entre Lattaquié et Alep est une petite ville nommée Gissershoghn, située sur l'Oronte. Cette région a été entièrement détruite par le dernier tremblement de terre et l'on peut encore voir quelques masures en ruine. Un Grec qui a perdu toute sa famille, c'est-à-dire sa mère, sa femme et ses trois enfants, dans la nuit tragique du 13 août 1822, m'a rappelé que je lui avais promis un Nouveau Testament en arabe. Bien que les secousses n'aient pas complètement cessé dans la région, elles sont cependant moins fortes et presque tous les habitants d'Alep ont eut le courage de revenir dans la ville. Je suis en train d'aménager un endroit dans une maison en ruine pour y mettre un dépôt de Bibles et de Nouveaux Testaments. Je suis très optimiste quant à mes chances de succès : je pense pouvoir vendre des exemplaires du Livre Saint ici car j'ai déjà eu des demandes, et j'attends impatiemment l'arrivée des caisses qui devaient me suivre en Syrie. Dès que le dépôt sera organisé avec une personne compétente pour s'en occuper, je partirai pour le lit-

toral syrien dans les différentes villes où les Saintes Écritures ont été laissées pour être distribuées.

« Il y a quelques jours j'ai reçu la visite d'un évêque syrien venu de Merdeen à Alep, à l'occasion d'un voyage à Damas et Jérusalem. Le prélat m'a certifié qu'à Merdeen, Nisibe, Mossoul, en bref dans toute la Mésopotamie, les Saintes Écritures en carchuni (c'est-à-dire en langue arabe avec des caractères syriaques) seraient un très beau cadeau pour les chrétiens. Je dois absolument vous rapporter un fait intéressant qui tend à prouver l'utilité de diffuser les Saintes Écritures. L'évêque syrien mentionné ci-dessus était accompagné par un membre de son Eglise. Ce dernier a dit m'avoir acheté un Nouveau Testament en arabe qui s'est révélé être une vraie consolation pour son frère, cloué au lit depuis longtemps par une maladie qui l'a privé de l'usage de ses membres. Il a dit : 'Mon frère a lu et relu le Nouveau Testament et y a trouvé des choses qu'il ignorait totalement jusqu'alors.' »

Alep, le 26 avril 1824

« J'ai eu le plaisir de vous informer de mon arrivée à Alep le 11 mars et aujourd'hui, je suis à la veille de partir pour la Syrie, la montagne des druzes, Damas et Jérusalem. Je prends la plume pour vous raconter ce qui est arrivé depuis ma dernière missive. Il y a dix jours, j'ai reçu trois caisses contenant les Saintes Écritures : à l'exception de vingt Nouveaux Testaments et de deux Bibles en arménien, il s'agit de Nouveaux Testaments en syriaque. »

Beyrouth, le 29 juin 1824

« J'ai établi un dépôt ici et envoyé des Saintes Écritures à Jérusalem, Tyr, Sidon, Tripoli, Alep, j'en prépare aussi deux caisses que je prendrai avec moi jusqu'à Damas. Des missionnaires anglais et américains ont envoyé des Saintes Écritures à Acre et ailleurs. J'ai été agréablement surpris de trouver à Beyrouth trois respectables missionnaires. Ces messieurs qui ont séjourné en Syrie pendant plusieurs mois ont, grâce à leurs efforts communs, réussi à distribuer un nombre considérable de Bibles pour le compte de la Société Biblique de Malte. »



Toutes ces informations montrent que ce mouvement contemporain a trouvé sa première expression au Moyen-Orient, là où la Bible fut inspirée par Dieu aux prophètes, poètes, rois et bergers, etc., c'est-à-dire à quelque quarante personnes sur une période de plus de mille quatre cents ans. La Révélation écrite de la Parole de Dieu et la description d'activités similaires à celles d'une société biblique se trouvent dans le Nouveau Testament, par exemple dans les évangiles qui mentionnent les scribes des Saintes Ecritures. Dans l'Ancien Testament, on voit qu'à certaines occasions la Loi était lue aux rois et au peuple et parfois traduite, ceci après l'Exil. Nous avons aussi une très ancienne traduction de l'original hébreu et araméen dans le texte grec de la Septante, parue au troisième siècle avant Jésus Christ. Cette traduction qui joua un rôle important dans la vie de l'Eglise primitive sert de base aujourd'hui encore à de nombreuses traductions orthodoxes.

Actuellement, dans nos Sociétés Bibliques du Moyen-Orient de l'an 2000, nous nous reconnaissons volontiers au chapitre 8 du livre des Actes des Apôtres, où nous lisons qu'un haut fonctionnaire éthiopien s'était procuré un exemplaire du livre d'Isaïe à Jérusalem. C'était à n'en pas douter le fruit des trois tâches principales que fournit aujourd'hui encore notre Société Biblique :

Le texte original a été traduit dans une langue compréhensible à cette époque par les personnes les plus cultivées, c'est-à-dire le grec.

Une copie en a été effectuée sur un manuscrit transportable et lisible au cours d'un voyage en char.

Etant donné les moyens de diffusion d'alors, seuls les gens riches pouvaient se procurer un tel livre. Aujourd'hui, grâce à l'imprimerie et aux autres médias, ce précieux message est accessible à tous sous différentes modalités.

Depuis 1824, les efforts pour diffuser la Parole de Dieu sont d'abord partis de Malte, puis d'autres villes importantes du Moyen-Orient comme Alep, Beyrouth, Damas, Port-Saïd, Le Caire, Mossoul, Jérusalem, Istanbul, où

des dépôts furent établis. Un important travail de traduction s'est effectué au XIXe siècle puisque nous trouvons quatre traductions arabes de la Bible :

Chidiac, parue à Londres en 1857
Boustany-Van Dyck, 1865, Beyrouth
Dominicaine, 1878, Mossoul
Jésuite, 1880, Beyrouth

Outre ces importantes traductions de la Bible, il faut signaler celle qu'Henri Martin a faite du Nouveau Testament en 1816, à Calcutta. Cette traduction fut l'une des premières à être distribuées par notre Société Biblique naissante.

Travail biblique en Arabie et dans les pays du Golfe

Au XXe siècle, le travail au Moyen-Orient fut mieux organisé, grâce à des délégations venues d'Angleterre et à des missionnaires américains qui surent jouer leur rôle.

En 1921, il n'y avait qu'un seul correspondant pour le travail biblique dans la région du Golfe. Oscar Boyd, un missionnaire de l'Eglise réformée d'Amérique, parlait de la Mission arabe. Cette branche de la Société Biblique fut appelée la Section arabe du Levant.

En 1924, l'ASB (Société Biblique américaine) demanda à Bernard Hakken d'écrire pour le Rapport annuel ce qu'il savait de la situation biblique en Arabie.

En 1926, le Dr J.Oscar Boyd devint le correspondant pour les Agences du Levant des Sociétés Bibliques.

Jusqu'en 1957, les Sociétés Bibliques avaient deux organisations différentes dans les pays du Levant (aujourd'hui le Liban, la Syrie, la Jordanie, l'Iraq et les pays du Golfe).

En 1937, le Levant fut divisé en agences mixtes représentant la Société Biblique américaine et la Société Biblique britannique et étrangère. Ces deux Sociétés Bibliques collaborèrent et se partagèrent les



responsabilités entre : l'Agence nord des pays de la Bible (BLAN) et l'Agence sud (BLAS). L'Arabie et les pays du Golfe relevaient de la BLAN et étaient administrés par l'ABS. Après avoir travaillé cinq ans avec la BFBS, Fouad Accad, le premier Arabe à travailler pour l'organisation des Sociétés Bibliques, fut nommé correspondant pour la Syrie et le Liban dans la nouvelle co-agence, ABS et BFBS. Son premier voyage en Iraq et en Arabie orientale, en 1946 après la Seconde Guerre mondiale, aida tous ses partenaires.

En mai 1946, au cours de l'un des voyages, la difficulté majeure fut d'assurer les fonds (il y avait de telles ventes). Il y aurait beaucoup à dire sur cette période 1937-1946 et sur la mise en place du travail dans les Eglises du Moyen-Orient et avec elles.

L'année 1949 fut celle où les agences mixtes reçurent une reconnaissance légale. Elles prirent le nom de Société Biblique de la Syrie et du Liban en 1983, et se dotèrent d'une Commission travaillant sur une constitution et des règlements.

(Trad.: E. Billoteau) ■



Le Conseil des Eglises du Moyen-Orient ¹

Jean Corbon, Liban

Le Conseil des Eglises du Moyen-Orient (CEMO ou MECC, Middle East Council of Churches) a été créé en 1974 et constitue désormais le principal organisme pour l'œcuménisme au Moyen-Orient. Il rassemble les Eglises de la région qui s'étend de l'Iran et de la Turquie méridionale jusqu'au Soudan et la péninsule arabique. La base constitutive du CEMO n'est pas l'addition des Eglises membres mais leur regroupement en quatre « familles » ecclésiales. Ce terme est pragmatique, parce que les Eglises membres n'ont pas toutes la même conception de leur ecclésialité, mais il est proche de celui de « communion », puisque les Eglises de chaque famille sont unies dans la communion doctrinale, sacramentelle et parfois canonique.

Au départ le CEMO fut constitué par la famille orthodoxe (chalcédonienne) des patriarchats d'Alexandrie, d'Antioche, de Jérusalem, et de l'Eglise autocéphale de Chypre, par la famille orientale-orthodoxe du patriarcat copte d'Alexandrie, du catholicos arménien de Cilicie et du patriarcat syriaque d'Antioche, et par la famille évangélique qui regroupe treize Eglises d'appartenances diverses (épiscopaliennne, luthérienne, presbytérienne et méthodiste). C'est en 1990 que la famille catholique a été admise au CEMO, soit les Eglises maronite, grecque-melkite, chaldéenne, arménienne, syriaque et latine. Enfin, l'Eglise assyrienne de l'Orient est devenue membre du Conseil en 1995.

Le CEMO n'est pas une super-Eglise ni une succursale du Conseil œcuménique des Eglises mais une structure transitoire en vue de cheminer vers l'unité dans la pluralité voulue par le Christ. Structure indispensable de dialogue et de coopération entre les Eglises, ses *finalités* sont principalement :

- promouvoir la communion et la conscience œcuménique entre les Eglises, de manière à ce que chaque Eglise puisse, à travers la prière, l'étude et l'action, participer à la richesse de la tradition et de l'expérience des autres ;
- mettre en œuvre les moyens d'une recherche commune en vue d'une compréhension mutuelle des traditions des Eglises ;

- élargir le champ de la coopération entre les Eglises de la région afin de réaliser la mission essentielle de l'Eglise qui est d'annoncer l'Evangile ;
- organiser et coordonner les services appropriés par lesquels s'exprime le souci commun des Eglises pour tous les humains de la région ;
- enfin, être le point de référence régional dans la Communion mondiale des Eglises chrétiennes, en particulier pour les relations avec le COE, avec les Conseils d'Eglises nationaux et régionaux et avec les autres organisations œcuméniques.

Etant donné la problématique des Eglises du Moyen-Orient durant les dernières décennies, on comprend que les *objectifs* prioritaires du CEMO soient concrètement les suivants :

- d'abord la continuité de la présence chrétienne dans la région, spécialement en remédiant aux causes d'une émigration tragique ;
- puis le renouveau de la qualité spirituelle des Eglises à travers, mais aussi au-delà, de leurs identités socio-culturelles et du confessionnalisme des mentalités qui en dérive ;
- ensuite, et à la mesure de ce renouveau, l'engagement pour le service de l'unité chrétienne ;
- enfin, et c'est bien le sens ultime du mouvement œcuménique, le témoignage commun des chrétiens dans leurs sociétés pluri-religieuses.

L'Assemblée Générale du CEMO, qui se réunit environ tous les quatre ans, est composée de 96 membres (24 par famille), elle élit ses quatre présidents, le secrétaire général et ses trois secrétaires adjoints. Les présidents et les secrétaires généraux constituent avec 24 autres membres élus, le Comité Exécutif, lequel est la véritable instance de décision du CEMO.



Pour réaliser ces divers programmes, le CEMO dispose de quatre départements ou unités :

FOI ET UNITE, pour le dialogue interecclésial, le témoignage chrétien, le dialogue interreligieux et la formation théologique (par l'ATIME, Association des Instituts de Théologie du Moyen-Orient) ;

EDUCATION ET RENOUVEAU, avec des programmes spécifiques pour la jeunesse, la femme, la famille, l'école, la collaboration dans les services pastoraux ;

VIE ET SERVICE est le département le plus sollicité par les besoins de la conjoncture régionale (comme en Palestine, en Iraq, au Liban, en Iran et au Soudan), tant sur le plan humanitaire que sur celui du développement (reconstruction, agriculture) et celui de la culture (alphabétisation) ;

COMMUNICATION ET INFORMATION. En plus des relations habituelles avec les médias et divers colloques consacrés à l'information, ce département assure la publication de trois périodiques, en arabe (*Al Montada*), en anglais (*MECC/News Report*) et en français (*Courrier œcuménique du Moyen-Orient*).

D'autres programmes dépendent directement du Secrétariat Général, tels que l'édition d'ouvrages sur le christianisme au Moyen-Orient, les droits de l'homme, la justice et la paix, les relations interreligieuses, le dialogue avec les évangélistes, les relations extérieures, ainsi que les bureaux régionaux du CEMO, son siège central étant à Beyrouth. ²

A la veille de l'an 2000, le CEMO a aujourd'hui 25 ans. Organisme au service des Eglises, il entre dans sa jeunesse adulte et se veut une structure de coresponsabilité. Compte tenu de la légitime disparité de croissance des Eglises ou de leurs « familles », les faits montrent que son efficacité dépend de la responsabilité de chaque Eglise. D'une part, en effet, chaque Eglise demeure autonome dans ses décisions, mais, d'autre part, l'efficacité souhaitée ne peut se traduire que dans la communion avec les autres Eglises.

Ces deux exigences sont en fait inséparables. Il y a interaction entre le progrès de la communion entre les Eglises et les renouveaux de chacune d'elles. La problématique de l'Orient pluriel est telle aujourd'hui que chaque Eglise ne peut plus désormais exister sans exister avec les autres, ni opérer sans coopérer. Le CEMO en a donné depuis un quart de siècle un signe d'espérance. □

¹ Ce texte reflète le point de vue de son auteur et est publié sous sa responsabilité.

² L'adresse du Secrétariat général du CEMO est la suivante : B. P. 5376, Beyrouth ; Fax : 961.1.34.48.94, Courrier électronique : mecc@cyberia.net.lb



La Prière du Cœur orientale ou la « Prière dans le Cœur »

Nadir Khayat, Iraq

La prière du cœur est une forme de prière dans l'Eglise d'Orient qui consiste à prier la Bible par la bouche et peu à peu, la bouche se tait et c'est le cœur qui parle.

Introduction

La prière vivante est un monde vaste comme la mer ; prier c'est naviguer dans cette mer qui n'est autre que Dieu. Plusieurs formes se présentent pour cette navigation vers les profondeurs. Nous nous contenterons dans cet article d'un seul mode de prière : la prière du cœur telle qu'elle est enseignée par les spirituels syriaques orientaux.

En fait, la prière se divise en deux grandes catégories : la prière orale (personnelle ou liturgique) et la prière silencieuse (l'oraison). Cette dernière peut prendre deux modalités principales : la méditation (pensées, idées...) et le simple regard vers Dieu (regard qui sort du « cœur » vers Dieu, qui se trouve dans le « cœur »). Cette prière « cordiale » s'appelle chez les Byzantins la « prière du cœur ». Avant de présenter ce qu'est la prière du cœur orientale et la façon de l'accomplir nous nous arrêterons sur la notion de « cœur ».

1. Le cœur dans la « prière du cœur » orientale

Il faut d'abord éviter d'associer au vocable cœur une note sentimentale. La Bible et le courant spirituel oriental considèrent le cœur comme étant le centre de la personnalité de l'homme tout entier, le centre où résident les pensées et où se prennent les décisions les plus profondes - qu'elles soient pour le bien ou pour le mal. Dans le cœur s'unissent les deux dimensions charnelle et spirituelle de l'homme.

2. D'où vient cette conception ?

Nous trouvons deux courants anciens qui relient les réalités spirituelles et les réalités charnelles. Platon établit une différence fondamentale entre le charnel et le spirituel. Le courant sémitique (cf. la Bible), par contre, insiste sur l'unité vitale de l'homme. Aussi la tradition spirituelle syriaque orientale suppose-t-elle un lien solide entre le cœur charnel et le « cœur de l'âme ».

Il faut signaler que l'expression « cœur », même dans le sens corporel, pourrait avoir une signification symbol-

ique. Parmi ceux qui pratiquent la prière du cœur, certains concentrent leur attention sur le cœur charnel (sens littéral) ; tandis que d'autres se concentrent sur le centre du corps (à droite et un peu en haut du cœur).

3. L'esprit qui prie dans le cœur

Nous parlons dans ce paragraphe de l'esprit de l'homme qui prie en lui, même si l'Esprit de Dieu prie dans nos cœurs. Qu'est-ce que l'esprit de l'homme et quel est son rôle dans la pratique de la « prière dans le cœur » ? Si le cœur est le lieu de la prière, l'esprit est le mouvement moteur qui jaillit du cœur ; il est la dynamique intime de la personnalité intérieure. Il est le mouvement de l'amour fidèle avec lequel le cœur exprime tout ce qui est grand et beau.

L'esprit est donc comme un oiseau qui peut sans cesse monter librement vers le ciel. Ce mouvement transcendantal s'effectue dans deux directions : la direction ascendante vers Dieu au-dessus de l'âme, ou la direction descendante vers Dieu dans les profondeurs du cœur. Cette force de l'esprit est à la base de la pratique de la « prière dans le cœur ».

4. Les fondements bibliques de la « prière du cœur » orientale

Une question se pose : « Pourquoi enseigner ce genre de prière puisque le Christ ne l'a pas pratiquée, et que la Bible n'y fait aucunement allusion ? » En fait, la Bible, comme le Royaume, est un grain appelé à devenir un arbre. La parole de Dieu grandit par et dans la vie de l'Eglise, sous la mouvance de l'Esprit.

Dans la Bible, la prière se fonde sur la dimension ascendante qui considère que Dieu est au-dessus de l'homme (le ciel). Mais l'habitation de Dieu dans le cœur est aussi une des idées maîtresses du Nouveau Testament, idée qui n'a influencé la prière chrétienne que graduellement.

Pour montrer l'enracinement néo-testamentaire de la « prière du cœur », nous pouvons commencer par deux versets pauliniens (2 Co 3,18 ; 4,6). Ils insistent sur l'expérience du Ressuscité au plus profond de



l'homme, une expérience perçue comme fondatrice pour la mission chrétienne. De même, l'auteur de la deuxième épître de Pierre parle de la transfiguration intérieure dans le cœur du croyant (2 P I, 16-19). Aussi pouvons-nous nous arrêter à la notion de Temple (*naos ou hiéron*) pour montrer cette intériorisation.

5. L'esprit regarde Dieu au centre de nous-même

Regarder Dieu à l'intérieur de soi-même fait entrer dans la notion d'intériorisation de la prière, sans doute spécifique aux Orientaux. En réalité il y a deux degrés d'intériorisation de la prière. Le premier consiste à se séparer du monde extérieur sensible pour se diriger vers Dieu uniquement. Cette attitude intérieure se manifeste par la fermeture des yeux. C'est l'intériorisation que pratique l'Occident, en général dans la prière silencieuse (cf. Thérèse d'Avila).

Ce genre d'intériorisation grâce à la séparation des influences extérieures est présent chez les spirituels orientaux. Mais ce qui caractérise leur conception de l'intériorisation c'est l'accès effectif vers l'intérieur. Ce deuxième degré propre à l'Orient fait entrer dans le « cœur » ; il est le chemin le plus court pour s'unir à Dieu.

6. L'intériorisation par l'âme et par le corps

Le mouvement d'accès vers l'intérieur suppose en réalité un support corporel. L'âme ne peut pas accéder à son centre (son cœur), sans que le corps lui-même soit concentré sur l'intérieur de lui-même, sur l'intérieur de la poitrine, à côté du cœur, d'où une position corporelle qui lui permet d'atteindre ce but (s'asseoir en inclinant la tête, s'agenouiller front contre terre).

7. Les différentes étapes de la pratique de la « prière dans le cœur »

La pratique sur des temps brefs de la « prière dans le cœur » est utile pour apprendre à durer dans cette prière. Aller vers l'intérieur est relativement facile, mais demeurer à « la porte du cœur » est plus difficile (cf. Jean de Dalyatha). Quatre étapes régissent le déroulement de ce genre de prière.

La première étape consiste à « s'enfoncer » à l'intérieur, à l'aide d'une attitude corporelle appropriée. Elle con-

stitue la base de toute « prière du cœur » ; c'est l'entrée dans le cœur. Demeurer dans « l'intérieur » s'effectue selon des étapes élaborées par Jean de Dalyatha.

La seconde étape correspond au moment où l'orant éprouve des difficultés à garder son esprit tourné vers l'intérieur.

Dans la troisième étape, atteinte après un temps de lutte, l'esprit trouve un support et un repos, même s'il ne voit rien. Puis vient l'apparition de « l'étoile de la lumière » dans le cœur, c'est la quatrième étape qui se caractérise par les expériences mystiques les plus hautes.

Signalons l'existence de deux sortes de pratique de la « prière dans le cœur » : la prière longue et la prière brève et répétée, même si les Orientaux ne les ont pas exposées explicitement.

8. La « prière dans le cœur » à des moments répétés

Jean de Dalyatha et les spirituels syriaques orientaux insistent d'abord sur la « prière dans le cœur » longue, puisqu'ils sont moines et vivent isolés dans le calme. Mais Jean de Dalyatha évoque aussi la « prière dans le cœur » qui ne dure que quelques instants en vue d'une union brève et intense avec Dieu. La répétition d'une telle prière la rend utile et fructueuse. Cette prière brève peut convenir aux croyants et surtout aux laïcs.

Pratiquement, la « prière du cœur » peut n'être qu'un mouvement silencieux vers l'intérieur pour y rejoindre Dieu l'espace de quelques instants. Ajouter quelques mots à ce mouvement vers Dieu fortifiera ce mouvement.

L'habitude de répéter de brèves prières est très ancienne. Mais avant les spirituels syriaques orientaux, elle n'était pas liée à la prière de Dieu présent dans le cœur. C'est le frère Laurent de la Résurrection (Carme français du XVIIe siècle) qui lui donna une forme définitive.



9. La « prière dans le cœur » longue

Dans son sens oriental, la « prière dans le cœur » signifie « s'adresser à Dieu à l'intérieur de l'âme durant une longue période, en répétant une brève prière et en s'aidant d'un rythme respiratoire ».

La distraction est la difficulté principale de la prière silencieuse longue. Par conséquent, cette prière doit comprendre des moments de prière brefs et intenses et des moments de conversion lorsque nous réalisons la distraction.

Depuis le XIII^e siècle, la tradition orthodoxe, grecque ou russe, nous parle également de cette prière. Elle associe les trois éléments déjà cités : s'adresser à Dieu intérieurement, répéter des expressions courtes et suivre un rythme respiratoire.

10. La « prière dans le cœur », une rencontre mystique

La prière en général n'est pas une demande d'aide, une méditation, un examen de conscience devant Dieu ou même une louange ou une action de grâce ; elle doit être en tout cela une relation personnelle et vivante avec le Dieu vivant. Une telle relation s'accomplit à travers le regard et l'union à Dieu, et pas seulement à travers les pensées. La « prière du cœur » est un chemin court et direct pour l'accomplissement d'une telle union ou d'une telle rencontre. Les étapes de la « prière dans le cœur » exposées par Jean de Dalyatha résume cette démarche vers la rencontre mystique : après les difficultés des commencements, cette démarche débouche sur l'expérience d'une paix profonde et enfin sur l'expérience du rayonnement de « l'étoile du matin », c'est-à-dire du Christ ressuscité. □



Glossaire

Arianisme

Doctrine du prêtre Arius selon laquelle le Christ n'est ni éternel ni l'égal de Dieu, mais la première de ses créatures, et qu'il occupe, en tant que « Logos », une place intermédiaire entre Dieu et le monde. L'arianisme fut condamné aux conciles de Nicée (325) et de Constantinople (381).

Chalcédoine

Ville fondée en 675 avant Jésus Christ à l'endroit où le Bosphore se jette dans la mer de Marmara. C'est là qu'a eu lieu le quatrième concile œcuménique, en 451. La profession de foi ou credo, issue de ce concile – qui affirme que dans la personne du Christ la nature humaine et la nature divine sont unies sans confusion ni séparation (formule dite de Chalcédoine) – engage encore la foi aujourd'hui.

Eglise arménienne

L'Eglise arménienne s'est structurée aux environs du III^e siècle, grâce à l'évêque Grégoire l'Illuminateur (d'où son nom d'Eglise grégorienne) et à la traduction de la Bible par le Père de l'Eglise arménienne Mesrop Mashtots (V^e siècle). Sa position doctrinale (qui s'est élaborée en une tradition spécifique à partir du V^e siècle) a généralement été considérée comme une forme de « monophysisme ». Mais l'Eglise d'Arménie a une autre compréhension d'elle-même : il s'agit plutôt de « miaphysisme » (une nature unifiée du Christ). La langue liturgique est l'arménien ancien. L'Eglise d'Arménie est gouvernée par un Catholicos (« évêque universel ») dont le siège est à Etchmiadzin (depuis 1443) et de qui dépendent les patriarches de Jérusalem (depuis 1311) et d'Istanbul (depuis 1438). Il existe en outre un patriarcat de Cilicie qui est autonome depuis le XI^e siècle (siège transféré à Antilyas près de Beyrouth en 1921). Les chrétiens arméniens sont environ 5 à 6 millions dans le monde. Un petit segment de l'Eglise arménienne s'est uni à l'Eglise catholique (Arméniens uniates, le siège du Patriarche catholique arménien est à Beyrouth), avec son organisation ecclésiale spécifique (Mkhitaristes).

Eglises coptes

Eglise nationale d'Egypte. Au V^e siècle, suite à son rejet des décisions du concile de Chalcédoine (451), elle a élaboré sa propre tradition doctrinale, considérée comme « monophysite », mais que les Coptes eux-mêmes considèrent comme « miaphysite ». L'Eglise copte fait remonter sa tradition à l'évangéliste Marc et se considère comme l'authentique Eglise orthodoxe d'Egypte. Elle compte aujourd'hui 10 à 12 millions de fidèles dans le monde. Le chef de l'Eglise copte porte le titre de « Pape d'Alexandrie et Patriarche du siège de Marc », son siège se trouve au Caire. Les langues liturgiques sont le copte et l'arabe.

Eglise éthiopienne

1) (Appelée auparavant Eglise d'Abyssinie). Eglise nationale d'Ethiopie. Fondée au début du IV^e siècle, l'Eglise éthiopienne est devenue Eglise d'état sous le roi Ezana (341) et l'est restée jusqu'au coup d'état militaire de Mengistu Hailé Mariam en 1974. Jusqu'en 1959, elle était gouvernée par le Patriarche copte d'Alexandrie. Depuis, l'Eglise éthiopienne est devenue autocéphale avec à sa tête son propre patriarche-catholicos. Mais en tant qu'Eglise fille de l'Eglise copte, elle reconnaît une primauté d'honneur au patriarche copte. Ce dernier a fait sortir l'Eglise orthodoxe érythréenne de la juridiction du patriarche éthiopien en 1998 pour la mettre sous la juridiction d'un patriarche érythéen. Au plan théologique, l'Eglise éthiopienne a élaboré une tradition doctrinale spécifique à la suite du concile de Chalcédoine (451) dont elle n'a pas reconnu les décisions. Son enseignement a été considéré comme « monophysite », mais l'Eglise éthiopienne se définit elle-même comme « myaphysite » (une nature unifiée du Christ). Au niveau liturgique l'Eglise a gardé beaucoup de pratiques anciennes, y compris la circoncision.

2) (Eglise éthiopienne uniate) : la communauté éthiopienne unie à l'Eglise catholique a vu le jour au XIX^e siècle (après des tentatives d'union antérieures) en tant qu'Eglise catholique orientale de rite alexandrin. Sur le plan de la juridiction, elle est dotée d'un siège métropolitain à Addis-Abéba avec des sièges suffragants en Ethiopie et en Erythrée.



Eglise latine

Dans l'Empire romain, ce qualificatif désignait les communautés ecclésiales appartenant géographiquement à la partie occidentale de l'Empire, spécifiée par sa culture latine et romaine. Jusqu'au schisme d'Orient (1054), elle faisait partie de l'unique Eglise impériale romaine. L'Eglise latine, maintenant autonome sur le plan canonique et sous la juridiction de l'évêque de Rome (patriarche de l'Occident), a englobé toute la chrétienté occidentale jusqu'à l'époque de la Réforme. Menacée d'abord par le grand schisme d'Occident (1378-1417), l'unité de l'Eglise latine fut définitivement rompue avec l'avènement de la Réforme au XVI^e siècle. Depuis cette époque, les Eglises protestantes, qui se sont séparées de l'Eglise latine, constituent une branche autonome de la chrétienté occidentale. En outre l'Eglise latine, grâce à son activité missionnaire dans le monde qui a pris son expansion au XVI^e siècle, s'étend bien au-delà des frontières de la sphère culturelle occidentale et romaine, englobant aujourd'hui, en tant qu'Eglise catholique universelle, une majorité écrasante de chrétiens n'appartenant pas à cette culture. Elle garde encore un caractère spécifiquement latin et occidental.

Eglise Mar Thomas

Désigne globalement les chrétiens des différentes confessions vivant sur la côte de Malabar (Inde du Sud-Ouest, état du Kerala), qui font remonter leur origine à la mission de l'apôtre Thomas dans les années 52. La tombe de l'Apôtre est vénérée à Madras, bien qu'aucune preuve historique ne permette d'affirmer que l'Apôtre y ait été missionnaire. La fondation des Eglises chrétiennes en Inde remonte à la mission nestorienne des V^e et VI^e siècles. Le nombre total des chrétiens de l'Eglise Mar Thomas, qui aujourd'hui sont divisés en différentes confessions (orthodoxe syrienne, néo-nestorienne, catholique uniate, anglicane, Eglise Mar Thomas protestante) est estimé à plusieurs millions.

Eglises orientales

Terme général pour désigner toutes les Eglises d'Orient qui appartenaient à la partie orientale de l'empire après la scission définitive de l'Empire romain (395). Aujourd'hui, Eglises originaires de cette partie de l'Empire ou fondées par elles. On distingue les Eglises et groupements suivants : les Eglises orthodoxes issues du monde byzantin, les anciennes Eglises nationales orientales qui ont vu le jour à la suite des controverses des V^e et VI^e siècles, les segments des Eglises orientales passés sous la juridiction du Pape, qui constituent les Eglises unies à l'Eglise catholique.

1) *Les Eglises orthodoxes* : terme général pour désigner les Eglises orthodoxes (nationales) autocéphales et

autonomes qui remontent pour la plupart à l'époque de l'Eglise impériale post-constantinienne, surtout en Orient. Actuellement, il y a quatorze Eglises autocéphales et neuf Eglises autonomes (ces dernières sont des Eglises autonomes en matière d'administration interne mais elles ont des liens canoniques avec une Eglise autocéphale mère). Ces Eglises se considèrent entre elles comme des membres égaux de l'« unique Eglise du Christ, sainte, catholique et apostolique, en conformité avec la juste doctrine (orthodoxe) ». Elles ont une tradition commune en matière théologique, liturgique et spirituelle. Pour toutes, les décisions des sept conciles œcuméniques – selon la compréhension orthodoxe (325-787) – constituent la base doctrinale commune et le fondement du droit canonique. L'Eglise se comprend comme synodale. L'organe de gouvernement d'une Eglise orthodoxe (nationale) est le synode, au sein duquel la primauté est reconnue aux premiers hiérarques (patriarches, métropolitains, archevêques). La plus haute cour d'appel pour les décisions concernant le monde orthodoxe est le Synode œcuménique qui, depuis 1961, est préparé par des Conférences pan-orthodoxes. Au sein de l'orthodoxie en sa totalité, la primauté revient au Patriarche œcuménique. Théologiquement, l'Eglise orthodoxe se considère comme l'image terrestre de l'Eglise céleste. Le cœur et le fondement de la vie ecclésiale est l'eucharistie ; les liturgies de base sont celles de Basile et Jean Chrysostome. Une très grande importance est attribuée au monachisme (souvent très ascétique) et aux monastères. On leur reconnaît une autorité spirituelle, les monastères étant des lieux où l'identité religieuse, culturelle et nationale est préservée. La règle est de choisir les évêques dans le milieu monastique. Universelle, l'Eglise orthodoxe compte 150 à 170 millions de fidèles. La plus grande Eglise orthodoxe nationale est l'Eglise orthodoxe de Russie dont les membres sont évalués à 100 millions.

2) *Les Eglises nationales orientales anciennes* : Eglises orientales. 3) *Les Eglises uniates* : dont beaucoup remontent au Moyen Age, Eglises de l'Orient ancien ou issues de l'Eglise orthodoxe. Les Eglises uniates reconnaissent la primauté de juridiction et l'autorité du Pape en matière de doctrine, mais elles gardent, en langage ecclésiastique, la liturgie, la spiritualité, la compréhension, les particularités canoniques de leurs Eglises mères : orthodoxe ou de l'ancien Orient. La seule Eglise orientale à être pleinement en communion avec l'Eglise catholique romaine est l'Eglise maronite. Des unions partielles existent avec les rites arménien, éthiopien, copte, syrien oriental et syrien occidental.

Eglises syriennes

L'expression désigne globalement les Eglises chrétiennes issues de la sphère culturelle de la Syrie anci-



enne dont les centres étaient Antioche et Edesse. Appartiennent à l'Eglise syrienne : l'Eglise orthodoxe grecque d'Antioche (dont le siège est à Damas), l'Eglise syrienne d'Orient (nestorienne, appelée aussi assyrienne) qui s'est constituée à la suite des controverses théologiques des V^e et VI^e siècles, l'Eglise syrienne occidentale (jacobite), les Eglises orthodoxes syriennes autonomes d'Orient en Inde (Mar Thomas) nées de l'activité missionnaire des Jacobites et des Melkites, enfin les Eglises orientales de tradition syrienne qui sont en communion (totale ou partielle) avec l'Eglise catholique, c'est-à-dire les Maronites ; le Patriarcat catholique syrien d'Antioche (dont le siège est à Beyrouth) et les Eglises syro-malankares de l'Inde (qui, en 1930, se sont séparées de l'Eglise orthodoxe syrienne) ; l'Eglise chaldéenne (actuellement, le patriarcat catholique chaldéen a son siège à Bagdad) et l'Eglise syro-malabare en Inde. Elles sont respectivement de rite maronite, de rite syrien occidental et de rite syrien oriental.

Jacobites

Terme qui désigne les chrétiens syriens dont la structure ecclésiale a été modifiée au VI^e siècle par le moine syrien Jacob Baradaeus. Traditionnellement, ils ont été considérés comme « monophysites ». Actuellement, le terme désigne les membres de l'Eglise syrienne occidentale (Eglises syriennes).

Maronites

Membres de l'Eglise maronite syrienne, la seule Eglise orientale à avoir toujours été en communion avec l'Eglise catholique. Son origine remonte au monastère syrien de Saint-Maron (avant 423). Aujourd'hui, elle est répandue dans le monde entier : on compte environ 2,2 millions de Maronites, surtout au Liban et au Proche-Orient ainsi qu'une diaspora importante en Amérique du Nord.

Melkites

Ou *Melchites*, du syrien *malka*, « empereur ». Ce sont à l'origine les chrétiens égyptiens, syriens et palestiniens qui ont accepté les décisions du concile de Chalcédoine (451) contre les monophysites. On les appelait les « hommes de l'Empereur ». Au XVII^e siècle, influencés par des missionnaires catholiques, les melkites se scindèrent (définitivement en 1724) et un nouveau patriarcat uni à l'Eglise catholique fut érigé à Antioche. Depuis 1838, il est appelé « Patriarcat melkite d'Antioche et de tout l'Orient, Alexandrie et Jérusalem ». La résidence du Patriarche est à Damas, le rite est byzantin. Actuellement, on compte environ 1,7 million de Melkites uniates contre 1,1 million de chrétiens orthodoxes dans les patriarcats orthodoxes grecs d'Antioche, Alexandrie et Jérusalem.

Monophysites

Tenants d'une conception christologique (monophysisme) qui remonte à l'école théologique d'Alexandrie, selon laquelle il n'y a pas deux natures (humaine et divine) distinctes en Jésus Christ, mais que la seule nature divine du Logos est devenue chair. Après leur condamnation par le quatrième concile œcuménique de Chalcédoine (451), les monophysites se séparèrent de l'Eglise impériale pour se constituer en Eglise autonome (Eglise arménienne, Eglise éthiopienne, Jacobites, Eglise copte). D'après la compréhension qu'ils ont de leur propre théologie, il faudrait mieux parler de « miaphysites » (une nature unifiée du Christ) plutôt que de monophysites.

Nestoriens

Partisans de la doctrine de Nestorius (né aux environs de 381 et patriarche de Constantinople entre 428 et 431). A l'opposé de la théologie d'Alexandrie, ils affirment que les deux natures divine et humaine restent séparées en Jésus Christ. Nestorius déniait à Marie le titre de Mère de Dieu. En 431 : Nestorius fut condamné et déposé par le concile d'Ephèse. Les Nestoriens émigrèrent dans l'empire Sassanide. En 484-486, séparation d'avec l'Eglise impériale et fondation de l'Eglise nestorienne (Eglise syrienne d'Orient ou Eglise assyrienne). La période suivante fut marquée par une activité missionnaire importante en Inde (Eglise Mar Thomas), Chine, Mongolie, Tibet. Actuellement, l'Eglise syrienne d'Orient (qui se nomme elle-même « La sainte Eglise catholique et apostolique d'Orient) compte quelque 150.000 membres au Proche-Orient (Iran, Irak, Liban, Syrie), en Inde, Australie et aux Etats-Unis. Numériquement parlant, c'est la plus petite des Eglises orientales. L'Eglise chaldéenne, appartenant à l'Eglise syrienne d'Orient, est en communion avec Rome depuis le XVI^e siècle. Elle compte environ 270.000 membres.

Schismes

Les deux principaux schismes qui ont marqué l'histoire de l'Eglise sont : le schisme d'Orient, lorsque les quatre patriarcats orientaux (Constantinople, Alexandrie, Antioche, Jérusalem) se sont séparés de l'Eglise latine, séparation qui existe encore aujourd'hui malgré les efforts réitérés de réconciliation (le dernier en 1995, avec la publication d'une déclaration commune du patriarche œcuménique Bartholomeos Ier et du pape Jean Paul II) ; le grand schisme d'Occident (1378-1417) auquel mit fin le concile de Constance, lorsque deux personnes (trois pendant un bref laps de temps) se disputèrent la papauté.

(Trad. : E. Billoteau)



Repères chronologiques: L'expansion de l'Eglise en Orient et en Occident

Avant l'année 100	Pierre fonde la communauté de Rome. Pierre et Paul sont à Antioche. L'évangéliste Marc est à Alexandrie. L'apôtre Thomas fonde « l'Eglise de Mésopotamie ».	1054	Schisme d'Orient : les quatre patriarches orientaux de Constantinople, Alexandrie, Antioche et Jérusalem se séparent de l'Eglise latine et se rattachent à l'Eglise de Constantinople.
II^e siècle	Des prédicateurs venus d'Edesse apporte le christianisme en Arménie. A la fin du II ^e siècle, la chrétienté d'Egypte est florissante.	1070	Prise de Jérusalem par les Turcs seljoukides. Les pèlerins chrétiens ne peuvent plus se rendre à Jérusalem.
IV^e siècle	L'Eglise latine est présente en Terre Sainte et le restera. Au début du IV ^e siècle, le christianisme s'implante en Ethiopie où il deviendra religion d'Etat vraisemblablement en 341.	1099	Reconquête de Jérusalem par les croisés et création du patriarcat latin de Jérusalem.
301	Le roi d'Arménie et sa cour acceptent le baptême.	1187-1291	Prise de Jérusalem par Saladin (1187) et transfert du patriarcat à Acre. Antioche tombe aux mains des Mamelouks en 1268. Acre est prise en 1291. L'ère des croisades est achevée. Entre 1291 et 1847 le patriarcat latin de Jérusalem est sans titulaire résident.
325	L'empereur romain, Constantin Ier, embrasse le Credo de Nicée et, en 330, fonde Constantinople qui devient la seconde capitale de l'Empire.	1441	L'Eglise d'Arménie se divise.
380/381	Le christianisme devient la religion officielle de l'Empire sous le règne de Théodose Ier le Grand.	1431-1442	Concile de Florence : il ratifie l'union (de courte durée) avec les Grecs, les Arméniens et les Jacobites. L'appellation d' « Eglise Chaldéenne » remonte au pape Eugène IV lors de ce concile.
395	L'Empire romain est divisé entre les deux fils de Théodose en un empire d'Orient et un empire d'Occident. L'Empire romain d'Occident s'effondre en 476 avec la déposition du dernier empereur romain (Romulus Augustulus).	1453	Chute de l'Empire byzantin (romain d'Orient) avec la prise de Constantinople par les Turcs.
431	Concile d'Ephèse : les Nestoriens se séparent. Ils deviendront ensuite l'Eglise assyrienne (syrienne d'Orient), aujourd'hui orthodoxe, et l'Eglise chaldéenne, actuellement en communion avec Rome.	1584	Fondation du Collège maronite à Rome.
451	Concile de Chalcedoine : les Coptes, Ethiopiens, Syriens (Jacobites) et Arméniens rejettent le concile pour suivre leurs propres chemins. Les Maronites et les Melkites se conforment aux décisions du concile.	XVI^e siècle	L'Eglise syrienne d'Orient se rapproche de Rome.
V^e-VI^e siècles	Mission nestorienne en Inde (Eglise de Thomas).	XVII^e siècle	Des missionnaires de l'Occident latin arrivent en Orient. L'Eglise syrienne se divise en catholique syrienne et orthodoxe syrienne.
		1630	Missionnaires franciscains au Caire, suivis par les jésuites en 1697 ; conséquence : les Coptes se rapprochent de l'Eglise romaine.
		1724	L'Eglise melkite se divise en catholique melkite et orthodoxe melkite.
		1824	Fondation d'un patriarcat pour l'Eglise catholique copte.
		1847	Recréation du patriarcat latin de Jérusalem.



**Pérou : Rencontre de zone en Pays Bolivianos, Lima**

Les participants de cinq pays (Bolivie, Pérou, Equateur, Colombie, Venezuela) se sont retrouvés à Lima, Pérou, du 3 au 7 septembre 2001 pour se préparer à la VI^e Assemblée Plénière de la FBC. Le thème et le verset biblique de référence étaient : « La parole de Dieu, une bénédiction pour nos Pays Bolivianos » et « Tu m'apprendras les chemins de la vie (Ps 16, 11 : Ac 2,28).

P. Luis Castonguay
Apartado 216
Iquitos
Peru
Tél : +51-94-25 03 41
Fax : +51-94-25 19 22
E-mail :
castolui@meganet.com.pe

Ils ont aussi parlé des questions qu'ils aimeraient voir prises en considération pendant l'Assemblée Plénière à Beyrouth, et les ont formulées ainsi :

- Le fait que la Parole de Dieu est une bénédiction pour les humbles qui, comme Marie, disent oui à la Parole.
- Que la Fédération puisse rendre visite plus souvent à ses membres. Qu'elle fasse tout son possible pour se procurer et diffuser des bibles à la portée de toutes les bourses, et fournisse les renseignements nécessaires sur la façon de se procurer des bibles à bas prix.
- Que la Fédération sensibilise davantage les évêques et les prêtres au caractère fondamental de l'apostolat biblique.
- La valeur de l'herméneutique biblique et tout ce qu'implique l'accès de nouveaux lecteurs à la Bible (enfants, femmes, indigènes, populations urbaines, Noirs...)
- Mettre l'accent sur la dimension biblique de toute entreprise pastorale.
- Clarifier la relation entre la Bible et la vie, développer l'aspect célébration de la Bible.
- Encourager la mise en commun des expériences, privilégier les numéros portant sur la formation, les matériaux et les recherches, et cela au niveau de l'ensemble de la Fédération.
- Que la Fédération puisse aider les laïcs en leur assurant une formation.
- La Fédération, en tant qu'organisation mondiale, est appelée à réfléchir sur les alternatives à la situation mondiale actuelle (capitaliste-néo-libérale), en se servant de la Parole comme d'un tremplin pour cette réflexion. ■

Déclaration Finale de la rencontre de Lima (en original espagnol)**Documento Final**

En la Ciudad del Callao, Perú, entre el 3 y el 7 de septiembre de 2001, nos hemos reunido las delegaciones de los miembros plenos y asociados, de la Federación Bíblica Católica de la zona bolivariana: Venezuela, Colombia, Ecuador, Perú y Bolivia.

Desde el principio damos gracias al Señor por este encuentro, que lo experimentamos ya como una bendición para nuestros pueblos.

Hemos compartido nuestras experiencias en el caminar bíblico de nuestros países bolivarianos y constatamos con alegría y esperanza, que con nuestra humilde colaboración,



el Dios de la Vida nos dirige su Palabra, siendo la fuerza que anima y transforma la vida de nuestras comunidades, llevándolas a comprometerse y a participar activamente dentro de la Iglesia.

También hemos constatado algunos **logros** que queremos compartir con los que desde la distancia nos acompañan y apoyan.

- ☐ La conciencia de la importancia y valor de la Sagrada Escritura en la pastoral y en la vida de la Iglesia, es un regalo de Dios, que ha llevado a múltiples actores a fomentar equipos bíblicos con fuerte presencia y protagonismo de laicos, que a su vez están respondiendo al creciente interés y a la sed de nuestros pueblos por la luz de la Palabra.
- ☐ Respuesta ofrecida con la elaboración de variados y ricos materiales bíblicos, ya sea en función de la necesidad de formación bíblica pastoral y sistemática, así como para campañas nacionales apoyadas por nuestras Conferencia Episcopales, diócesis, parroquias y comunidades religiosas.

Pese a esto, también constatamos **necesidades y retos** comunes como:

- ☐ Apoyar la lectura de la Biblia desde distintas hermenéuticas, dar mayor fuerza a la coordinación de nuestras iniciativas, promoviendo el intercambio y la búsqueda de recursos económicos.
- ☐ Apoyar humildemente la comunión de la Iglesia, y encontrar en nuestros pastores su guía e incentivo para la pastoral bíblica.
- ☐ Buscar incesantemente la unidad de los cristianos con una debida apertura ecuménica y fomentar la formación bíblica sistemática y progresiva de agentes de pastoral y del pueblo cristiano.

Desde nuestras realidades nacionales, logros, desafíos y fundamentalmente confiados en el auxilio del Espíritu, nos hemos planteado **proyecciones y compromisos**, entre los cuales queremos destacar:

- ☐ La incesante búsqueda de que la pastoral bíblica sea reconocida y valorada como fundamento y ánimo de la vida y labor de la Iglesia, para la Nueva Evangelización, llevándonos al encuentro con Jesucristo vivo.
- ☐ Fortalecer, ampliar y coordinar nuestras iniciativas y experiencias formativas, destinadas a agentes de pastoral y a nuestras comunidades, tratando de que sean cada vez más sistemáticas y progresivas; incluso buscando un aval académico.
- ☐ Fortalecer la articulación de las experiencias pastorales en nuestra zona bolivariana, compartiendo su riqueza y la de nuestros materiales.
- ☐ Incentivar el compromiso y la participación de los laicos en la pastoral bíblica.
- ☐ Mantenernos abiertos al espíritu ecuménico.
- ☐ Responder a nuestras realidades nacionales y zonales desde la lectura orante y fiel de la Palabra.
- ☐ Fortalecer y apoyar la FEBIC bolivariana, y desde ya prepararnos para un nuevo encuentro en el año 2004.

No podemos terminar sin antes agradecer al Señor por la Iglesia del Perú, cuya compañía hemos tenido en la persona de Mons. Bernardo Khünel, y por todos aquellos que han hecho posible este encuentro, y han asumido la difícil labor de coordinar y animar esta zona bolivariana.

Ciudad del Callao, Perú, 7 de septiembre de 2001

☐



Inde : Activités bibliques de l'Institut Biblique Saint-Paul à Chennai

L'Institut Biblique Saint-Paul est une structure mise en place par la Conférence épiscopale de Tamilnadu, Inde du Sud, qui regroupe 15 diocèses. Le P. Peter Abir, directeur de cet institut, est en même temps secrétaire général de la Commission biblique de l'Assemblée des évêques catholiques de cette région.

L'institut offre sur place une année de formation à des laïcs, cette année à 24 jeunes femmes. Il propose également un cours de Bible par correspondance sur deux ans en tamil, la langue locale. Les participants reçoivent 22 fascicules couvrant l'ensemble de la Bible, lesquels ont été élaborés par des biblistes. 3500 personnes suivent actuellement ce cours.

L'institut organise régulièrement des expositions bibliques dans les paroisses et publie un mensuel biblique en tamil. Les articles se réfèrent à chacun des livres de la Bible de telle sorte que l'ensemble de l'Écriture soit parcouru en quatre ans (en 48 numéros). Le mensuel est très apprécié tant par les laïcs que par les prêtres. Actuellement, il paraît en 7000 exemplaires.

L'institut organise régulièrement des séminaires bibliques, chaque week-end, en différents lieux. Il publie aussi des livres sur des thèmes bibliques. Toutes ces activités sont principalement en tamil, afin de promouvoir la connaissance de la Bible et la vie des communautés locales.

Les 13 et 14 janvier 2002, le P. Abir animera une Convention biblique en tant que secrétaire général de la Commission biblique de cette région (pour la Conférence des évêques). Il y aura beaucoup de monde dont le cardinal Lourdusamy (Rome) et des évêques qui interviendront lors de cette Convention.

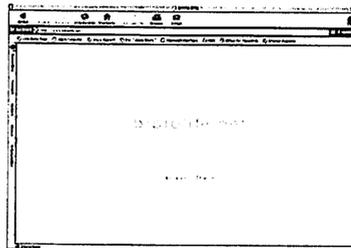
L'institut prépare une concordance de la Bible en tamil, une première. Ce gros volume recevra l'imprimatur de son éminence le cardinal Lourdusamy le 14 janvier 2002, en l'honneur de son jubilé d'or sacerdotal.

P. Peter Abir
St. Paul's Bible Institute
Poonamallee
Chennai (Madras) – 600 056
Inde
Tél : +91-44-627 23 95
Fax : +91-44-64 91 392
E-mail :
peterabr@md.3.vsnl.net.in

Corée : Le cyber-apostolat biblique du Mouvement Bible et Vie

Sr Maura Cho de la congrégation des Sœurs du Perpétuel Secours (membre associé de la FBC) a informé d'un projet destiné au site web et appelé le « Cyber-apostolat biblique (CAB) ». Elle a travaillé avec son équipe à un nouveau système de mise en réseau qui permettrait aux membres de la FBC d'échanger entre eux par le biais d'Internet. Le nom de site du Cyber-apostolat biblique est **www.biblelife.net**.

Ils ont commencé le travail en coréen mais voudraient accueillir d'autres langues. Ils essaient de trouver un programme de traduction simultanée en direction des langues officielles de la FBC, c'est-à-dire l'anglais, le français, l'allemand et l'espagnol. Vous voudrez bien vous reporter à la page d'introduction, disponible en anglais du **www.biblelife.net** pour informations complémentaires.



L'un des objectifs principaux de ce site est de partager « la bénédiction pour toutes les nations », ce qui est le thème de la VI^e Assemblée Plénière en 2002, au Liban. Il s'agit également de jeter un pont entre les « chemins de la vie » (Ac 2,28) et les Eglises répandues dans le monde, grâce notre appartenance commune à la Fédération Biblique Catholique (FBC).

Sr Maura Cho, solph
177-8 Huksok-dong
Dongjak-gu
156-070 Seoul
Corée du Sud
Tél : +82-2-817 40 72
Fax : +82-2-822 01 28
E-mail :
srmcho@yahoo.co.kr



En outre, Sr Maura et le Mouvement Bible et Vie ont mis au point des supports audiovisuels pour méditer la Parole et prier en dansant avec des hymnes qui favorisent la vitalité de la liturgie, cela en préparation à l'Assemblée Plénière. □

Asociația Catolică
Biblica Maghiara
(ACBM)
Str. Mihai Viteazul Nr. 21
2500 Alba Iulia
Roumanie
Tél : +40-58-81 16 88
Fax : +40-58-81 14 54
c/o Asociația Catolică
Biblica Maghiara

Roumanie : Une nouvelle Association Biblique pour la population hongroise

Les Hongrois qui vivent actuellement en Roumanie représentent 7% de la population totale. Ils sont 1.600.000 et sur ce total, environ 1.100.000 sont catholiques. Ces Hongrois ont maintenant leur Association Biblique propre (KMB – Katolikus Magyar Bibliartarsulat). Elle a été créée à Tirgu Mures et a été officiellement reconnue par Mgr Schönborn au début du mois de septembre 2001. □

Mag. Anton Kalkbrenner
Österreichisches
Katholisches Bibelwerk
Stiftsplatz 8, Postfach 48
3400 Klosterneuburg
Autriche
Tél : +43-2243-329 38-0
Fax : +43-2243-329 38 39
E-mail : bibelwerk@utanet.at

Pologne : Réunion de l'« Arbeitsgemeinschaft Mitteleuropäischer Bibelwerke » à Cracovie

Les responsables de l'Arbeitsgemeinschaft Mitteleuropäischer Bibelwerke (AMB – les associations bibliques catholiques d'Europe centrale) se sont réunis à Cracovie, Pologne, du 2 au 6 septembre 2001. Le thème de la rencontre était « Tu m'apprendras les chemins de la vie ». Les participants, en utilisant les travaux exégétiques sur les Actes des Apôtres (Ac 2, 1-42), se sont focalisés sur le thème de la prochaine Assemblée Plénière de la FBC. Les échanges entre les « vieilles » associations bibliques de l'Europe de l'Ouest et les initiatives nouvelles issues des pays post-communistes ne sont pas seulement de l'ordre d'une aide apportée par les premières aux projets de ces dernières, mais relèvent plutôt d'un enrichissement et d'une inspiration mutuels dans le domaine concret de la pastorale biblique. □

Dr Mario Cifrak
Hrvatsko katolicko
biblijsko djelo
c/o Kaptol 9
10000 Zagreb
Croatia
Tél : +385-1-48 13 265
Fax : +385-1-48 14 171
E-mail : mario.cifrak@ofm.hr
Website : www.hbk.hr

Croatie : Fondation de l'Association Biblique Croate à Zagreb

L'Association Biblique Croate (Hrvatsko katolicko biblijsko djelo) a vu le jour dans le cadre d'une session de la Conférence épiscopale croate en mars 2001. Cette nouvelle association poursuit le travail entrepris par l'« Institut za biblijski pastoral », rebaptisé « Biblijski Institut (Institut Biblique) » et rattaché à la faculté de théologie. Les deux institutions travailleront en étroite collaboration au service de la Bible. L'Association Biblique se consacrera spécialement à l'apostolat biblique, tandis que l'Institut Biblique s'investira prioritairement dans la recherche, en lien avec la chaire de Nouveau Testament de la faculté. Le Dr Mario Cifrak, ofm, a été nommé directeur. □

Portugal : Rencontre annuelle de la sous-région de l'Europe du Sud et de l'Ouest à Lisbonne

C'est à Lisbonne, Portugal, qu'a eu lieu la rencontre annuelle de la sous-région de l'Europe latine de la FBC, du 4 au 7 octobre 2001. Au cours de cette rencontre, la décision a été prise de changer le nom de cette sous-région en sous-région de l'Europe du Sud et de l'Ouest.

Les participants ont envoyé une lettre à la Dixième Assemblée générale ordinaire du Synode des évêques, qui se tenait à Rome du 30 septembre au 27 octobre 2001 et avait pour thème : « L'évêque, serviteur de l'Évangile de Jésus Christ pour l'espérance du monde ». Ils ont attiré l'attention sur le travail de la Fédération et les défis actuels pour la pastorale biblique. Les membres de la sous-région de l'Europe du Sud et de l'Ouest ont été heureux de constater que l'Instrumentum Laboris pour le Synode assignait comme première tâche à l'évêque de proclamer la Parole de Dieu. Les participants de la rencontre sous-régionale ont demandé aux pères synodaux de proposer au Saint-Père un synode sur la Parole de Dieu pour qu'Actes 6,7 puisse se réaliser pleinement : « La Parole de Dieu croissait toujours davantage ».



L'un des principaux résultats du travail de la sous-région a été la publication des Actes du Colloque biblique : « La pastorale biblique au carrefour des cultures », organisé par la sous-région de l'Europe du Sud et de l'Ouest en octobre 2000 à Paris. L'ouvrage est paru aux éditions Lethielleux dans la collection *Bible et Vie chrétienne* (cf. livres et matériaux dans ce numéro du BDV).

Message de la sous-région Europe du Sud et de l'Ouest de la Fédération Biblique Catholique aux évêques participants dans la Dixième Assemblée générale ordinaire du Synode

A leurs Eminences et Excellences
réunis en Synode sur la fonction épiscopale, à Rome

Pendant que se célèbre le Synode, le groupe régional de l'Europe du Sud et de l'Ouest de la Fédération Biblique Catholique (FBC) tient sa réunion annuelle à Lisbonne (4-7 octobre 2001) avec la participation de la Secrétaire Générale de cette Fédération, Clara María Díaz.

Les membres de cette réunion veulent saisir cette coïncidence pour rappeler aux Pères du Synode l'existence de cette Fédération Biblique Catholique (FBC), créée en 1969 à partir du Secrétariat (aujourd'hui Conseil) pour l'Unité des Chrétiens dont elle dépend toujours, en vue d'une mise en œuvre concrète, par les catholiques, de la Constitution *Dei Verbum* de Vatican II.

Cette Fédération Biblique Catholique (FBC) œuvre aujourd'hui dans presque tous les pays. Beaucoup de Conférences épiscopales en sont membres à part entière, ou sont représentées par un organisme ou des personnes qu'elles ont désignées. Cette Fédération prépare sa VI Assemblée Plénière qui se tiendra en septembre 2002 à Beyrouth (Liban).

Considérant avec joie que, selon *l'Instrumentum laboris* préparant l'actuel Synode, l'évêque a comme tâche première de transmettre la Parole de Dieu, nous voudrions attirer l'attention des Pères synodaux sur les fruits remarquables d'évangélisation qui se produisent quand une collaboration structurée et dynamique peut s'établir au niveau d'un pays, d'un diocèse, entre les évêques et les institutions membres de cette Fédération (FBC) qui travaillent à développer de toutes les manières une animation biblique de toute la pastorale.

Il y a eu beaucoup de progrès en de nombreux pays pour encourager l'accès des fidèles catholiques à la Parole de Dieu, développement fermement encouragé encore récemment par la Lettre apostolique *Novo Millennio ineunte*. Nous notons avec joie : la production de Lettres pastorales sur la lecture de la Parole de Dieu par les fidèles ; la désignation de responsables ou d'organismes appropriés destinés à veiller à la diffusion catholique de la Bible parmi les fidèles ; l'introduction de cours spécifiques sur l'animation biblique de la pastorale dans des facultés de théologie, des séminaires, ou des instituts de formation religieuse ou catéchétique ; l'encouragement donné à la *lectio divina* ou la création de groupes d'étude de la Bible ; la formation d'animateurs bibliques laïcs qualifiés ; la célébration d'un Dimanche ou d'une Semaine de la Bible ; etc.

En tant que membres de la Fédération Biblique Catholique (FBC), nous demandons respectueusement aux Pères synodaux d'encourager l'extension de cette collaboration au niveau de toutes les Conférences épiscopales et de tous les diocèses et à envisager de demander au Saint Père de consacrer le prochain Synode romain à la diffusion de la Parole de Dieu tant à l'intérieur de l'Église qu'en direction de ceux et de celles qui l'attendent partout sur notre planète, afin que l'on puisse dire : « La parole de Dieu se répandait de plus en plus » (Actes 6,7).

Pour la sous-région de l'Europe du Sud et de l'Ouest
de la Fédération Biblique Catholique

Thomas P. Osborne, coordinateur
Lisbonne, le 7 octobre 2001

La sous-région Europe du Sud et de l'Ouest de la Fédération Biblique Catholique (FBC)
52, rue Jules Wilhelm
2728 Luxembourg
Tél : +352-43 60 51-331
Fax : +352-42 31 03
E-mail : thomas.osborne@cl.culture.lu



Livres et matériaux

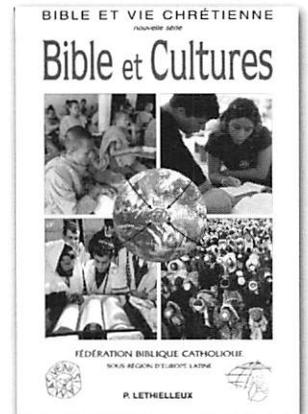
La sous-région Europe du Sud
et de l'Ouest
M. Thomas P. Osborne
52, rue Jules Wilhelm
2728 Luxembourg
Tél : +352-43 60 51-331
Fax : +352-42 31 03
E-mail :
thomas.osborne@ci.culture.lu

« **Bible et Cultures** » – Actes du Colloque biblique : « La pastorale biblique au carrefour des cultures », Paris, 6-8 octobre, 2000

Lire la Bible au XXI^e siècle ne peut se faire sans tenir compte des réalités du monde dans lequel nous vivons : la globalisation des systèmes de communication et des marchés économiques, la pluralité des mentalités, des cultures, des croyances et des spiritualités... Faute d'entrer en vrai dialogue avec cette situation bien complexe, la « parole de vie » que proclame la Bible risque de devenir lettre morte, sans résonance dans ce monde pluriel en effervescence continue.

C'est pour réfléchir aux défis lancés par ce choc des cultures que la sous-région d'Europe du Sud et de l'Ouest de la Fédération Biblique Catholique a réuni à Paris, en octobre 2000, Pierre Babin, Philippe Bacq, Pierre-Marie Beaudé, Bettina Eltrop, Claude Geffré, Anne-Marie Pelletier et Jean Zumstein ainsi que des responsables et des praticiens de l'animation biblique, dans le cadre d'un colloque sur « la pastorale biblique au carrefour des cultures ».

Ce volume, rassemblant ses conférences et ses conclusions, constitue un apport fondamental pour celles et ceux qui œuvrent en faveur d'une lecture biblique, savoureuse et pertinente, ouverte à la complexité de la vie de nos contemporains. ■



FEBIC-LAC
P. Jesús Antonio
Weisensee-Hetter
Calle 65, No. 7-68 - Apto.
403
Apartado Aéreo 51513
Santafé de Bogotá
Colombie
Tél : +57-1-347 01 18
Fax : +57-1-210 44 44
E-mail : febiclac@unete.com

LA PALABRA HOY – n° 100

Le P. Jesús Antonio Weisensee Hetter, coordinateur sous-régional de la FEBIC-LAC (Amérique Latine et Caraïbe) a mené à bonne fin l'édition du n° 100 de LA PALABRA HOY. Dans ce numéro, vous trouverez une sélection de textes très riches pour la Fédération Biblique Catholique. Puisse ce numéro commémoratif être une source d'inspiration tant pour les lecteurs de la revue que pour les membres de la Fédération en Amérique Latine et aux Caraïbes ; qu'il leur donne un second souffle pour poursuivre la route dans une confiance renouvelée ! ■



**Corée : Publication d'un Nouveau Testament catholique annoté**

Une version revue et annotée du Nouveau Testament en coréen vient enfin d'être publiée au terme de 27 ans de travail – au lieu des 10 initialement prévus. Mgr John Chang Yik de Chunchon, président du Comité biblique de la Conférence épiscopale de Corée et membre du Comité exécutif de la FBC a fait remarquer que cette publication répondait vraiment à l'attente de l'Eglise locale d'un Nouveau Testament en coréen qui soit plus fidèle aux textes originaux et muni de notes « qui aident à une meilleure compréhension de la parole de Dieu et de la vie chrétienne. Une attente aujourd'hui satisfaite ». Mgr Chang faisait lui-même partie de l'équipe de traduction composée de biblistes.

Bishop John Chang-Yik
Diocese of Chunchon
Hyoja 2-dong 400
Chunchon-shi 200-092
Corée du Sud
Tél : +82-33-242 61 54
Fax : +82-33-242 61 55
E-mail : hamihon@chol-
lian.net

En 1974 le Comité biblique, sous la présidence de Mgr Vincent Ri de Chonju, avait demandé à des biblistes catholiques de travailler à une édition populaire de la Bible en coréen courant, avec des références complètes et un commentaire. Raphaël Son, osb, directeur des Presses bénédictines, a rappelé que le projet de traduction approuvé par les évêques de Corée avait pris corps en 1974 avec quatre prêtres biblistes. Cependant, il a fallu attendre le retour de biblistes travaillant à l'étranger. Finalement, onze biblistes se sont trouvés engagés dans cette traduction, faite pour la première fois par des catholiques à partir du texte grec. Il espère que la nouvelle version sera utile, y compris pour les gens ayant fait de l'exégèse. ■



La Fédération Biblique Catholique (*FBC*) est une association internationale d'organisations catholiques engagées au service de la Parole de Dieu selon des modalités diverses. Actuellement, la Fédération compte 90 membres actifs et 219 membres associés, représentant 125 pays.

Toute activité qui peut contribuer à rendre l'Écriture Sainte accessible à tous s'inscrit dans le projet de la Fédération : traduction et distribution d'éditions catholiques et interconfessionnelles de la Bible ; production d'instruments pédagogiques, etc.

La *FBC* encourage et coordonne les activités pastorales bibliques des organisations membres ; elle favorise un partage des expériences sur le plan international ; elle cherche à susciter la joyeuse expérience de la Parole de Dieu parmi les croyants. La Fédération facilite et soutient la collaboration avec les représentants des Sociétés bibliques et avec les exégètes.

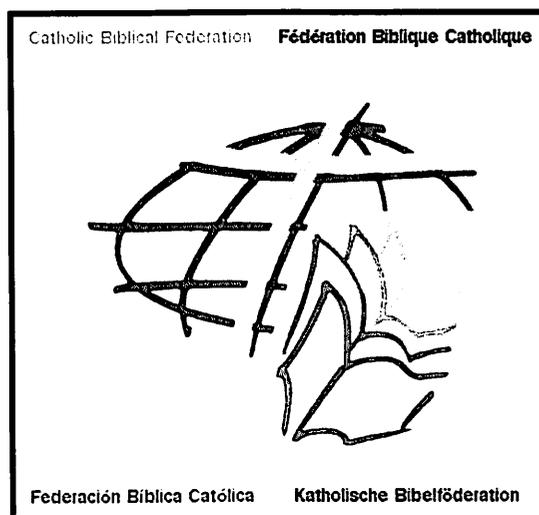
La *FBC* essaie surtout de promouvoir une lecture de la Bible qui soit en lien avec les réalités quotidiennes et d'aider les ministres de la Parole en ce sens.

Se mettre au service de la Parole de Dieu revient à servir l'unité et le dialogue entre les peuples. Les médias nous rendent présents les uns aux autres et c'est ensemble que nous avançons dans un monde où subsistent des symptômes de haine et de destruction. Dans ce contexte, la Parole de paix et de communion avec Dieu et avec les autres n'en est que plus nécessaire.

Wilhelm Egger, Évêque de Bolzano-Bressanone, Président de la FBC

www.c-b-f.org

www.febic.org



www.catholic-biblical-federation.org